This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

TAYLOR
INSTITUTION

Bequeathed
by Professor
VIVIENNE
MYLNE

MYLNE 613

OXFORD
1992

MMF 86.44

MÉMOIRES

DE

MADAME LA DUCHESSE

DE MORSHEIM,

OU

SUITE DES MÉMOIRES

DU VICOMTE DE BARJAC.

PREMIERE PARTIE.

par le Mis. de Luchet

A DUBLIN,

DE L'IMPRIMERIE DE WILSON.

M. DCC. LXXXVI.

UNIVERSITY
14 SEP 1992
OF OXFORD
LIBRARY

AVERTISSEMENT.

Les Mémoires que je donne aujourd'hui sont la suite d'un petit ouvrage dont le Public a daigné s'occuper un moment. Ceux qui n'y ont cherché que la peinture de nos mœurs, sont entrés dans les vues de l'Auteur. Mais ceux qui ont voulu y trouver une clé, se sont donnés une peine bien inutile. Une Dame qui a beaucoup d'esprit, dit-on, (c'est ce que j'ignore) a prétendu que les

reux ſans être vertueux ; s'attendre aux perſécutions ; regarder l'ambition comme une folie, & la médiocrité comme l'état de l'homme.

Un Ecrivain qui a beaucoup d'eſprit & qui a fait de très-jolis Romans, nous a conſeillé de ne plus préſenter au Public des tableaux ſi libres. Il a raiſon. Les hommes de ce ſiecle ont aſſurément droit d'être difficiles. Leurs mœurs ſont ſi épurées !

MÉMOIRES

DE LA DUCHESSE

DE MORSHEIM,

Pour servir de suite aux Mémoires du Vicomte DE BARJAC.

LA plus grande dissipation est bientôt suivie de ces momens de calme, où l'ame rendue à elle-même trouve un secret plaisir à revenir sur le passé. C'étoit à son cœur & non à l'ame-

bition, que *Coraly* avoit satisfait en épousant le Duc de *Morsheim*. Aussi fut-elle plus embarrassée que flattée de son nouvel état. La France est de tous les pays de l'Europe, sans doute, celui où l'on se prévaut le moins du hasard de la naissance; il est difficile cependant de ne pas regretter quelquefois cet avantage, lorsque l'on a le malheur de vivre par état à la Cour. Tout humilie avec des gens dont on ne se croit pas l'égal. La décence timide n'est-elle pas voisine de la gaucherie, là où l'extrême confiance est la première des graces?

La jeune Duchesse sentoit que le premier de ses devoirs étoit de dérober à son mari, à qui d'ailleurs elle ne cachoit rien, le desir de retourner

dans ses terres. Elle crut aussi devoir reconnoître par des soins assidus le sacrifice que son altiere belle-mere avoit fait à soixante ans de préjugés. De-là sa complaisante adresse à paroître insensible aux modes toujours renaissantes & à louer la politesse du siecle passé, idole des vieilles gens.

Il fallut commencer par étudier ce monde dans lequel on alloit la produire ; par connoître l'aliment des conversations, le ton des sociétés, l'esprit du jour. Son mari débuta par le sujet inépuisable des conversations. Le Théatre national, lui disoit-il, est le plus parfait pour les pieces & le moins décent pour les mœurs. C'est la plus monstrueuse de toutes les administrations. Y a-t-il

quelque chose au monde de plus plaisant que de faire *Raucourt*, *Comtat*, *Vestris*, juges de la décence; & *Dessessarts*, *Dorival* & *Vanhove* arbitres des talens? Ne confondez jamais l'Auteur avec l'Acteur; si quelquefois le talent est réduit aux sollicitations, l'importance du Comédien n'en est que plus ridicule. Le Théatre François a baissé. *Sainval* pleure, la *Rive* beugle, *Molé* peu de moyens, *Vanhove* point de figure & rien qui puisse y suppléer. Le ventriloque *Dessessarts* est lourd; *Préville* ne nous laisse que des regrets dans *Dugazon*. Il y a cependant des momens où ces Acteurs vous feront plaisir; applaudissez; mais croyez-les bien au-dessous de

Dumesnil, inégale & sublime; de *Clairon*, qui avoit l'apparence de la sensibilité & le mérite d'une diction étudiée; & de le *Kain* le plus parfait des Acteurs tragiques, lorsqu'il n'accordoit pas au Parterre quelques-uns de ces momens de fureur combinés, qu'il applaudissoit jusqu'au délire. N'y allez jamais lorsque l'on vous donnera des *Jeanne*, des *Coriolan* & des *Tell*; & sur-tout ne soyez pas la dupe de l'intrigue qui fait jouer quatre-vingt fois de suite la même Comédie. Cet usage absurde nuit à l'Auteur, dont la piece finit par lasser; à l'Acteur, qui devient une machine; au Public, qui, en voyant toujours la même piece jusqu'à la satiété, s'imagine avoir trop

applaudi, tandis qu'il n'a que trop vu.

Vous pouvez auſſi vous délaſſer au Théatre appellé *Italien ;* jamais il ne fut plus parfait qu'à ſa naiſſance. *Monſigni* & *Philidor* commencerent ſes ſuccès ; *Grétry* les porta à un degré où *Martini* les ſoutiendroit, s'il avoit autant d'ambition que de gaieté ; *Déſaides* avoit annoncé une muſique pleine d'eſprit & de graces, mais ſa *Juſtine* ſemble avoir un peu détruit ces impreſſions. Je ne vous parle pas de ces Muſiciens amateurs, qui nous donnant ou des réminiſcences, ou de petits airs, ne s'en croient pas moins les rivaux des plus célebres Compoſiteurs.

Ce Théatre ne poſſede que trois

ſujets vraiment parfaits. *Clerval*, qui n'eſt bientôt plus, pour peindre l'amour; *Dugazon*, dont la ſanté s'altere de jour en jour, pour le faire ſentir; & *Granger*, d'une délicateſſe extrême, pour parler ſon langage.

D'ailleurs il y a de jolies voix, des Acteurs agréables, mais point de vrais talens. Ce qui manque à ce Théatre, c'eſt un d'*Hele*, c'eſt un Poëte; *Sédaine* eſt vieux; *Marmontel* eſt peſant; *Desfontaines* froid; *La Chabeauſſiere* médiocre, *Monvel* ſoutiendroit la gloire de ce Théatre, mais il n'eſt plus au courant. La difficulté ſera de trouver un homme d'eſprit qui ne ſe croie pas au-deſſus du genre.

La jeune Ducheſſe prêtoit une at-

tention ſcrupuleuſe à cette eſpece de diſſertation, & à dire vrai, n'en ſaiſiſſoit pas toute l'utilité. S'étant permis quelques réflexions qui annonçoient moins d'enthouſiaſme que les Pariſiens n'en mettent à ce genre de plaiſir, on lui expliqua que la connoiſſance du Théatre ſuppoſoit un excellent ton; on lui cita une Ducheſſe, femme d'eſprit, femme nullement embarraſſée de ſon temps, & cependant au courant de toutes les anecdotes théatrales, & de ce qui peut ſoutenir la réputation *des François* ſur ce point. On lui fit obſerver que les Princes ſe piquoient d'avoir des ſpectacles chez eux, & que lorſque les Rois de l'Europe, fort accoutumés depuis

quinze ans à venir à Paris, paſſoient quelques mois dans cette brillante Capitale, on ne s'occupoit que de l'eſpece de ſpectacles à leur donner. L'autorité de ces raiſons rendit Madame *de Morsheim* plus attentive, & ſon inſtituteur continua en ces termes.

L'Opéra eſt le ſpectacle de la Nation. C'eſt là où elle déploie le goût le plus exquis, & la magnificence la mieux entendue, la ſageſſe de l'accompagnement, le charme des voix, l'illuſion du coſtume, le preſtige de la ſcène, la vérité du jeu, l'harmonie de l'enſemble, la variété des danſes, la ſcience des effets; quand on examine le concours des talens qu'il faut pour

créer une semblable magie, l'esprit le plus philosophique conçoit cependant quelque respect pour celui qui a su donner tant d'importance à une frivolité, & tant de réalité à un plaisir.

Le mérite des Chanteurs actuels doit être extraordinaire, puisque *Saint-Huberti* fait pardonner à sa figure, à son ton maniéré & à ses sons glapissans, *Laïs* à sa taille, *Lainez* à sa voix, *Rousseau* à sa froideur; le seul Acteur qui a tout pour lui est *Chéron*; trop peu de ménagemens de sa part, ne lui laisseront que des demi-talens. Mais il n'en est pas du chant comme de la danse. Où trouver la force & l'agilité de *Vestris*, le moëlleux de

Nivelon, la majesté de *Saunier*, la noblesse de *Gardel*, la légéreté de *Pérignon*, la finesse de *Zacharie*, l'abandon de *Langlois* & le grotesque de *Laurent*? Il n'est dans ce genre aucun Acteur qui n'enchante, qui ne ravisse. Les ballets de *Panurge* montreront jusqu'où l'on peut porter le talent de la danse; pour moi, je doute qu'elle puisse aller plus loin. Je ne vous ai point parlé de cette *Guimard* si connue, si fêtée. Bientôt il ne lui restera que le souvenir du plaisir qu'elle a fait autrefois. Mais malgré son âge, malgré ses minauderies, vous lui trouvez encore un air enfantin, & un reste de ces graces qu'elle savoit mettre dans le caractere de sa danse.

Quant à ces petits Théatres destinés au Peuple, & dont la bonne compagnie ne s'accommode que trop aisément sans rougir, il est inutile de vous en parler, & plus encore de vous mettre à même d'en juger. Leur attrait principal est la gaieté, dit le Vicomte de Barjac; mais les entraves qu'on leur donne font qu'ils n'ont aucun genre. Veulent-ils parler raison, sentiment, vertu? le Théatre national redoute des rivaux. Veulent-ils chanter? l'Opéra les fait taire. Veulent-ils rire? l'Opéra comique pleure.

Voilà ce qu'il faut que vous sachiez, Madame, reprit la Duchesse mere. On parle de ces sortes de choses une fois pour n'y plus revenir.

C

N'oubliez pas qu'on prononcera ſur votre goût & peut-être ſur votre eſprit d'après vos jugemens ; on auroit pu ajouter un mot ſur les beaux eſprits qui vont à l'immortalité, au bruit des applaudiſſemens ; outre que je crains les diſſertations, c'eſt que je ne connois pas ces Meſſieurs. J'ai oui dire que *Bramon* n'eſt pas ſans moyens. Ce n'eſt pas qu'il ait du génie, ou de la force dans ſes conceptions, ou de la ſenſibilité dans l'ame ; mais il cadence ſa proſe avec harmonie & rime avec beaucoup d'exactitude. *Forlijc* eſt tout cœur. Ses perſonnages ſont de grands enfans, ſon innocence un peu niaiſe, ſa ſimplicité ſouvent plate, mais les belles Dames aſſu-

rent que ce jeune homme a de vrais talens; *Bermon* promettoit infiniment, & s'il n'a pas tenu parole, il en est au désespoir; car son intention étoit sincérement d'être un personnage & de faire du bruit. *Bermisseis* a toujours dix Comédies sur le chantier; le mal est qu'on ne peut les jouer; de la morale, à revendre; des phrases, par profusion; quelques momens de dialogue même, mais point d'intrigue, point de caractere, point d'intérêt, point de dénouement. Le grand faiseur aujourd'hui c'est l'heureux B.... il faut lui accorder de la gaieté, la coupe théatrale, & cette vérité toujours piquante dans la peinture des mœurs, qu'il respecte pourtant aussi peu

fur la fcene que dans fa conduite.

Après les fpectacles, dit le Duc, la chofe la plus effentielle, ce font les foupers. Sans eux, point d'exiftence à Paris; & une femme qui *a des foupers*, eft une femme qui marque. Vous brûlez de me demander ce que c'eft qu'un *fouper*. Un repas où le fafte invite l'oifiveté, la médifance, le perfifflage, & où l'ennui parafite fe rend fort exactement. On y arrive le plus tard qu'on peut. Quelques lieux communs fe débitent. Les hommes differtent dans un coin fur des chevaux, ou s'égaient fur les aventures des filles; les femmes s'occupent de modes; la maîtreffe de la maifon propofe une partie, qu'on refufe, crainte de ne pouvoir

partir en ſe levant de table. Enfin le maître-d'hôtel ſi deſiré paroît. On ſe place ; les premiers inſtans paſſent à la faveur de la gourmandiſe ; (il eſt du bon ton aujourd'hui d'être gourmand) on agace ceux qu'on croit plaiſans, qui de ce moment deviennent triſtes à force de vouloir être gais. Cet éclair d'amuſement diſparoît, les lieux communs reviennent; le ſilence leur ſuccede, on ſe leve. Voilà le commun des ſoupers. Il en eſt qu'on prépare avec plus de ſoin & qu'on annonce avec prétention. On a eu recours aux hiſtrions de la foire. Les talens utiles d'un cuiſinier-chymiſte, ſont ſecondés par des farces un peu uſées. Alors on rit ſans plaiſir,

mais on a du moins l'air de faire quelque chose de nouveau; bientôt le plaisant fatigue; sa gibeciere s'épuise, les convives bâillent, se dispersent, & humilient par une retraite impolie, le maître de la maison. On ne lui laisse pas même la douce erreur qu'il entroit pour quelque chose dans la préférence donnée à son souper.... Quoique Madame de *Morsheim* soupçonnât un peu d'exagération dans les peintures de son mari, elle résolut cependant d'en tirer des regles de conduite qui lui épargneroient ce qu'on appelle des *ridicules*, c'est-à-dire le plus grand des torts aux yeux des François.

Elle savoit qu'un usage, digne

d'être à jamais respecté, lui prescrivoit de ne pas sortir seule, & moins encore de paroître aux promenades & aux spectacles sans une autre femme. Le Duc choisit parmi celles de sa connoissance la Comtesse de *Boquerville*. D'une figure agréable sans être à citer, elle avoit ce genre d'esprit avec lequel on juge sainement, on évite les ridicules, mais aussi avec lequel on ne prétend à rien. Elle avoit dans le caractere cette douce insouciance qui mene à la paresse, cette complaisance qui ressemble à la foiblesse, & cette sensibilité sur laquelle on peut compter, pourvu qu'il n'y eût jamais de combats à livrer en faveur de l'amitié, de vertus à défendre, de

de grands mouvemens à se donner. Possédant d'ailleurs les qualités nécessaires à un commerce intime, la discrétion & l'égalité d'humeur.

L'aventure de Madame de *Willisca* avoit rendu Madame de *Morsheim*, non pas défiante, on ne l'est point encore à son âge, mais craintive. Sa réserve ressembloit à de la froideur; mais la bonté de son ame l'emportant sur toutes les autres considérations, elle se laissoit aller au doux besoin de se confier. La Comtesse voulut entendre de sa bouche l'histoire de son mariage, défigurée comme tout ce qui passe dans la bouche mensongere des hommes. Elle la satisfit avec une candeur qui fit naître chez Madame de *Boquerville* un tendre in-

térêt. Desirant trouver la même confiance dans sa nouvelle amie, elle lui demanda comment elle avoit pu se résoudre à épouser le plus triste & le plus inquiet des hommes. La Comtesse lui rendit confidence pour confidence.

« M. de *Boquerville* est un gentilhomme du Dauphiné, dont les mémoires seroient intéressans pour les ames sensibles qui aiment à retrouver, dans les malheurs d'autrui, l'histoire de leur propre cœur. A l'âge de trente ans, il vivoit par goût à la campagne, & tiroit également parti de ses beautés & de ses richesses. Ces douces occupations le distrayoient de plus d'un chagrin domestique. Sa mere, après avoir

donné au public une de ces scenes dont l'amour & l'imprudence sont les premiers acteurs, perdit la raison. Son pere, entraîné par de mauvais conseils pendant la révolution de la Magistrature, tour-à-tour suspect aux deux partis, trouva dans le tombeau le dénouement de la tragi-comédie qu'on lui avoit fait jouer. M. de *Boquerville*, élevé au sein du malheur, crut la retraite plus propre à sa situation. Il est trop cruel en effet de rencontrer à chaque instant les témoins insensibles, ou les auteurs cachés de nos peines.

L'Agriculture lui fournit ses ressources fécondes. Tantôt s'abandonnant avec prudence aux conseils de son imagination, il essayoit ce que

peut donner la terre quand des soins intelligens l'exercent sans l'épuiser. Mais ses froides occupations, quelque utiles qu'elles soient, laissent un vuide dans l'ame qui aspire en secret à de plus douces sensations. Le mariage lui parut un asyle contre l'ennui, contre le danger des distractions. Il chercha parmi les Demoiselles qu'il connoissoit, celle sur qui pouvoit reposer son hommage. On citoit alors Mademoiselle de *Résy*, moins pour sa beauté, que pour le nerf de son esprit & sa prodigieuse application. Il se ménagea l'occasion de la connoître. Les hommes qui dans nos provinces jouissent d'une fortune considérable & indépendante, sont

desirés dans toutes les familles. L'amour fait taire quelquefois les calculs de l'intérêt ; les parens se flattent en secret que son bandeau passera sur les yeux de l'amant, & lui dérobera ce qu'il en coûte pour monter sa dépense aux besoins imaginaires, mais essentiels d'une jeune personne à qui nos mœurs & notre luxe prescrivent des nécessités, ordinairement très-asservies à ses goûts.

M. de *Boquerville* trouva dans Mademoiselle de *Résy* une personne de vingt ans. Figure agréable & non pas belle. Sa taille élancée rappelloit celle d'Atalante ; son abord sérieux & même un peu difficile inspiroit le desir de triompher de cette fierté.

& plus souvent occasionnoit une réflexion désobligeante. D'ailleurs sa conversation annonçoit des principes, & le choix de ses lectures une raison prématurée. Cet ensemble ne parut point à M. de *Boquerville* pouvoir jamais s'accorder avec son extrême simplicité, &, à dire vrai, il ne vit dans Mademoiselle de *Résy* que l'ébauche d'une femme bel-esprit. Aussi tourna-t-il ses vues sur Mademoiselle de *Sémons*, qu'on auroit pu appeller la fille de la nature. Malgré qu'on se soit moqué des auteurs qui ne peuvent sans roses habiller leur Glycere, je répéterai pour la derniere fois que le teint de Mademoiselle de *Sémons* étoit celui de cette fleur. La gaieté

de l'innocence, la liberté de l'ame, une franchiſe un peu imprudente & dès-lors même précieuſe, ſe peignoient ſur ce joli viſage ſouriant toujours à l'amitié & ne déſolant pas l'amour.

Dès la ſeconde viſite, Mademoiſelle de *Sémons* démêla bientôt le but des attentions de M. de *Boquerville*; mais un peu de gravité, une prudence qui ouvroit à tout moment le livre de l'avenir, firent craindre à cette jeune perſonne l'humeur ſévere d'un Caton. Elle ne fit aucune violence à ſon caractere, ſe doutant bien que ſa vivacité laſſeroit bientôt la raiſon de cet époux adorateur.

Elle ſe trompa. Déjà il avoit de-

mandé à M. de *Sémons* la permission de plaire à sa fille. Lorsqu'elle l'apprit, elle se répandit en plaisanteries sur un esclave échappé des fers de Mademoiselle de *Résy*. J'ai si peu de projets sur elle, dit M. de *Boquerville*, que dans ce moment une autre femme m'occupe tout entier, & pour me justifier, cette femme, Mademoiselle, c'est vous. Pour vous rendre confidence pour confidence, replique Mademoiselle de *Sémons*, il y a aussi dans ce moment un homme qui m'occupe, j'ai pensé dire m'intéresse, & cet homme, Monsieur, n'est pas vous. Encore quelques plaisanteries de cette force, repliqua M. de *Boquerville*, & je vous pro-

mets l'homme le mieux guéri. Badinage à part, continue Mademoiselle de *Sémons*, je serois la femme qui vous convient pour dérider votre philosophie ; mais vous n'êtes pas l'homme qu'il me faut pour entretenir ma gaieté, & franchement, je ne la sacrifierois pas à tous les maris de la terre.

Plus elle s'y livroit, & moins M. de *Boquèrville* en exigeoit le sacrifice. Il vit bien qu'il falloit changer de projets. Pour effacer la première impression qui cependant avoit été assez vive, il alla passer quelque temps dans une de ses terres. Parmi les beautés de ce nouveau voisinage, on donnoit la pomme à Mademoiselle de *Rosemont*,

âgée de quinze ans, plus agréable que jolie. Une phyſionomie fine, des yeux ſpirituels, une bouche riante, formoient un enſemble charmant. Sous ces dehors aimables, on trouvoit un eſprit délié juſqu'à la ruſe & d'une délicateſſe ſi recherchée, qu'on l'eût mieux aimé plus naturel; ſon cœur n'avoit encore répondu à aucune de ces tendres invitations que la jeuneſſe ardente offre à la beauté, & cependant le deſir de plaire rendoit quelquefois ſes yeux ſi complaiſans, que pour un moment ils enhardiſſoient la fatuité des hommes.

M. de *Boquerville* ne vit pas tout cela, & déjà il projette de développer ces germes précieux. Ses premiers

hommages furent reçus avec plaisir. Et si Mademoiselle de *Rosemont* ne fut pas jusqu'à partager le desir d'intéresser, du moins s'appercevoit-elle de ses absences. Des dispositions si flatteuses lui persuaderent de hasarder certains propos qui commencent les liaisons. Déjà de l'amour, repliqua-t-elle, nous avons du temps de reste. Il m'en faudra beaucoup pour me décider à écouter seulement les phrases amoureuses. Est-ce que vous ne pourriez pas m'aimer sans que je le susse ? Alors vous vous livreriez tout à votre aise aux transports de votre passion ; quant à moi qui ne les connoîtrois pas encore, je vous rendrois en gaieté, ce que vous dépenseriez en sentiment.

Ce persifflage dans la bouche d'une fille de quinze ans, éloigna d'abord toute idée d'hymen, mais n'éteignit pas le sentiment, & M. de *Boquerville* continua à solliciter du retour avec la même ardeur. Mais dites-moi de grace, répondoit-elle, ce que vous voulez faire du cœur d'une fille de quinze ans. On s'instruit à mon âge & l'on ne cause pas. Ma parure est ma grande affaire. On me parle sans cesse du bonheur d'être adorée. Oh ! je ne suis pas si exigeante : que l'on m'amuse, mes vœux ne vont pas au-delà.

Un semblable caractere fit presque regretter Mademoiselle de *Sémons*. Cette triple épreuve avoit renversé tous les projets de M. de

Boquerville,

Boquerville, lorſqu'on le vit rendre de nouveaux ſoins à Mademoiſelle de *Bardines*. C'étoit une fille qui dès ſa plus tendre enfance vivoit avec les héros de Romans. Elle en avoit adopté le langage au point d'en faire à tous propos un uſage ridicule. D'ailleurs grande comme une Eſpagnole, belle comme une Romaine, droite comme une Angloiſe, elle levoit avec majeſté deux grandes paupieres qui s'abaiſſoient plus lentement encore.

Cette exagération de ſentimens ne fut pas long temps inconnue à M. de *Boquerville*. Il ſe flatta que l'hymen mettroit un terme à cette manie des conquêtes. Dès le premier entretien, elle lui articula

gravement qu'elle ignoroit à qui *ses destinées seroient commises, mais qu'elle ne passeroit sous le joug de son vainqueur, que lorsqu'il l'auroit hautement mérité.* Si mes soins, mes assiduités, le desir de plaire, ajouta-t-il, en tremblant ... Elle l'interrompt ; les soins sont une indiscrétion, les assiduités une marque d'amour-propre, & le desir de plaire un peu familier. —— Que faut-il donc pour toucher votre cœur, dit-il? aimer & se taire, repliqua-t-elle.

Ce début lui rappella une certaine Arabelle, héroïne d'un assez bon Roman. Il se le procure & l'envoie à Mademoiselle de *Bardines* qui le dévore, & trouve seulement Arabelle trop indulgente.

Ce quatrieme essai dégoûta M. de *Boquerville* non seulement du mariage, mais même de notre sexe. En renonçant à être heureux, il jura de n'être pas ridicule. Il étoit donc réduit à la philosophie, c'est-à-dire à l'ennui de soi-même & à l'essai de toute espece de distractions, lorsqu'il rencontra M. de *Versoges*, un ami de mon pere, homme que le monde avoit lassé & qui avoit fini par rire de tout, après s'être occupé de la gloire & de l'ambition, comme si c'étoit quelque chose. Il avoit entendu parler des tentatives infructueuses de M. de *Boquerville*, & vint me trouver. Vous êtes aimable, me dit-il, vous avez des qualités, cela est fort bien; mais vous

n'êtes pas riche ; dans le cours ordinaire vous devez épouser un Gentilhomme qui vous rendra fort triste & fort heureuse dans son château. Epousez, croyez moi, cet original de *Boquerville*, c'est un excellent homme, il a cent mille livres de rentes. Vous le rendrez aussi heureux qu'il peut l'être, parce que vous êtes honnête & sensible. Je fis quelques-unes de ces objections qui se présentent tout naturellement à l'esprit. Je demandai quelque temps pour étudier le caractere de mon futur époux. Nous eûmes de longs & de fréquens entretiens. Un entre autres me frappa & fixa presque mes irrésolutions ; ce qui fait le bonheur d'une femme, me

difoit-il, c'eft le genre de vie que fon mari lui choifit. Vous vivrez à Paris, non avec fafte, mais dans une grande aifance. Or, ce Paris qu'on vous peindra fi brillant par fes plaifirs, fi dangereux par fes mœurs, fi fatiguant par fes ufages, fi agréable par fes tableaux toujours variés, ce Paris, dis-je, offre aux gens raifonnables qui l'habitent une exiftence préférable à tout. Ne vous en rapportez pas à ces defcriptions volumineufes, amas de vérités & d'erreurs; mais croyez que ce n'eft qu'à Paris que l'on fait caufer avec fes amis & les fervir, bannir les façons & hâter les épanchemens de la confiance; ce n'eft qu'à Paris où les ouvriers font des artiftes, &c.

les artistes, des gens à talent; où l'on sache récompenser & punir, & mettre chacun à sa place. Pour un *Mesmer* que des oisifs ou des enthousiastes prônent, il y a cinquante Naturalistes à qui vous pouvez confier votre santé; ils vous conduiront le plus tard possible au terme fatal par des routes assez douces; pour un grand qui entraîne dans le précipice des hommes trop avides ou trop crédules, il en est dix qui font les honneurs de la France & dont les hôtels font autant de temples à l'Hospitalité. Ce n'est qu'à Paris où l'on n'humilie point la pauvreté, où la médisance est sans effet, où l'homme de génie peut prendre l'essor, où l'argent, dans une circulation continuelle, a

offre des ressources à l'industrie, tandis qu'ailleurs il est comme les eaux stagnantes qui ne fertilisent rien ».

M. de *Versages* étoit du même avis. Le desir d'essayer ce genre de vie, qu'on embellissoit peut-être à mes yeux, donna ma main à M. de *Boquerville*; je l'épousai sans répugnance & sans amour; & depuis quatre ans j'ai béni la Providence & son ministre M. de *Versages*. Je n'ai jamais connu le chagrin, rarement la contradiction, & j'ai joui de tout ce que cette ville offre de plus séduisant. A dater d'aujourd'hui, j'ai un bonheur de plus, & je vais travailler à faire une amie, car on les fait, & on ne les trouve pas. »

Telle étoit celle que le Duc de *Morsheim* ménagea à sa femme ; à ce premier soin il en joignit un autre non moins essentiel. Il falloit lui donner une idée des personnes qu'elle devoit rencontrer dans le monde, afin qu'elle fût au-devant des unes, & ne devînt pas la dupe des autres. Il choisit pour cet entretien un jour que la Comtesse & M. de *Barjac* étoient venus lui demander à dîner. Ils firent fermer leur porte, & sûrs de n'avoir ni importuns, ni affaires ; le Duc commença en ces termes :

« Je vous paroîtrai méchant, ma chère *Coraly*, (en petit comité il lui donnoit toujours ce nom cher à son cœur) & je ne serai que vrai.

Les hommes font bons à rencontrer, mais non à peindre. Je ne puis gueres vous fauver qu'à leurs dépens. Les gens de la Cour fur-tout perdent plus fous le burin des obfervateurs, parce qu'aux défauts ordinaires de l'humanité, ils joignent ceux de leur état.

» Nous avons parlé fouvent de l'efprit du fiecle, c'eft-à-dire de l'accord général des opinions, cet efprit qui eft au-deffus des Rois & triomphe même de leur exemple; car, quels font les Particuliers plus fimples, plus unis, plus économes que *Jofeph* & *Frédéric*? N'y a-t-il pas autant de luxe à Vienne, à Berlin, que dans les autres Capitales? En vain *Louis XVI* fera laborieux,

auftere ; fa Cour l'admirera fans l'imiter. Cette obfervation vous prépare à une foule d'idées qui feroient obfcures fans cela, & répond à des objections fans nombre que vous vous préparez à me faire.

» La fociété vous offrira à chaque inftant des hommes, qui vivent fans fe rendre compte de rien, ufent leur fortune fans jouir, fervent fans s'occuper de leur métier, follicitent fans fe foucier d'obtenir, crient contre l'adminiftration fans connoître fes refforts ; croient être quelque chofe, parce qu'ils obtiennent des grades, & payer leur dette à l'Etat, parce qu'ils *fe montrent. Se montrer*, c'eft aller le Dimanche à Verfailles courir les bu-

reaux, les salles d'audience, dîner où l'on peut & revenir en poste à Paris, dire qu'on vient de Versailles.

» Vous rencontrerez encore des hommes qui parlent mieux de ce qu'ils ignorent, que des Savans ne parlent de ce qu'ils connoissent; dont le principe *est d'aller par les femmes*, si convaincus que le mérite est indifférent au succès, qu'ils ne mettent en avant que leurs protections, leurs alliances, les services de leurs aïeux. *Almanzeir*, avec qui vous soupiez hier au soir, est sûr de devenir Ambassadeur. Je doute qu'il sache lire. Il sait qu'on ne peut rien faire de lui, se rend justice & sollicite une ambassade.

Ce qui l'occupe, c'eſt ſa livrée; ſa vaiſſelle, ſon équipage; pour tout le reſte il fera comme les Amiraux, qui n'ouvrent leurs paquets que lorſqu'ils ſont en mer.

» Si l'on examine bien les perſonnages que la faveur & la fortune ont placés, on trouve que la partie qu'ils gerent eſt préciſément celle qui leur eſt la plus inconnue. Je ne parle pas des Miniſtres. Les louer, c'eſt flatterie; les blâmer, c'eſt ſatyre. Il eſt vraiment plaiſant, qu'ils ſe ſoient imaginés en France avoir le droit de fermer la bouche ſur leurs opérations. Au reſte, je crois que de tous les métiers, le leur eſt celui qui exige le moins de génie; & ſi jamais les agens de la choſe publique

publique veulent bien se dépouiller de ce faste usurpateur de la puissance royale, renoncer aux projets, être laborieux, les Rois seront servis, les Etats florissans, les Peuples heureux. Mais y a-t-il rien de plus ridicule que la bouffissure de *Phasema*, qui fait acheter l'ennui de l'écouter, & met dans ses décisions un despotisme qui révolteroit dans un Monarque.

Ici, le Vicomte de *Barjac* ne put résister au besoin de combattre les idées du Duc de *Morsheim*. Comment un homme d'esprit, lui dit-il, peut-il avancer que de tous les états, c'est celui qui exige le moins de génie? Quoi! démêler les ressorts de la politique, combiner cette foule

d'intérêts opposés, connoître les caracteres divers qui concourent au maintien de la paix générale !

Le Duc se mit à rire aux éclats en demandant mille fois excuse à M. de *Barjac* ; mais se tenant les côtés, il l'assura que la politique étoit une plaisanterie, que toutes les Cours vivoient au jour le jour, que les événemens gouvernoient les cabinets, que le coup de canon Hollandois avoit renversé six mois de combinaison, & que l'équilibre de l'Europe ne souffroit plus ni d'une République copartagée, ni d'un Royaume conquis, ni de vastes Etats démembrés. Le Vicomte de *Barjac* prenoit un peu d'humeur. Madame de *Morsheim* demanda grace pour

e politique, & son mari convint en effet qu'il s'étoit laissé entraîner dans une digression étrangere à son sujet. C'est des femmes, continua-t-il, que je voulois vous entretenir; il est sur-tout important de vous les faire connoître, parce qu'elles auront sur votre sort une influence que vous ne soupçonnez même pas.

Cleis & *Veila* qui donnent le ton aujourd'hui, n'ont que de l'abondance, de la gaieté. La permission qu'elles prennent de ne jamais dire un mot de vrai, fait qu'elles embellissent les choses les plus simples.... Vous avez été éblouie de l'esprit d'*Agläure*. Pourquoi fait-elle illusion? C'est qu'elle a cette confiance imperturbable fondée sur un amour-propre

des mieux conditionnés, & sur une assez juste appréciation de ce qui l'entoure. Elle sait que *Nisa* est minutieuse, étonnée de tout, desire tout; qu'*Issée* végete avec sa froide beauté, & se console avec son miroir de n'avoir ni esprit ni talens; que la petite *Héleine* apprend les graces comme une piece de clavessin, & copie mal tout ce qui lui semble un peu saillant..... que *Nolia*, l'adroite *Nolia* joue la simplicité, l'insouciance, mais qu'elle intrigue comme une Dame-d'Atour; que *Palmene* adore un écu; que *Lybeis* a la manie du crédit; que *Berzide* met sur le compte de la coquetterie de bonnes & fréquentes jouissances; que *Phangis* est plus

que galante ; *Barillés* plus qu'adroite ; *Charite* plus que complaisante ; enfin elle fait tout, de là vient l'air leste dont elle traite ses rivales.

La fureur des femmes est de faire sensation. L'une court à bride abattue comme un Jockei ; l'autre veut faire le département de son mari ; celle-ci, pour afficher son empire, jette le sien dans mille ridicules ; celle-là mène de front un Lieutenant d'Infanterie, un Prince & un Ecuyer, dans l'espoir qu'on prendra le change, & qu'en lui donnant tout le monde, on ne lui croira personne.

La Duchesse baissoit les yeux ; Madame de *Boquerville* prit la parole & dit, n'êtes-vous pas dans votre

jour caustique ; M. le Duc ? il me semble que vous voyez un peu noir : — permettez-moi, Madame la Comtesse, une observation ? Si dans le monde je m'égayois sur les Dames, ou si j'écoutois avec un souris malin, ou si, sous prétexte d'excuser fort bien une imprudence, j'apprenois à vingt personnes une anecdote scandaleuse, je serois méchant, odieux, méprisable même. Mais devant qui m'expliquai-je ? devant vous & le Vicomte qui savez tout cela comme moi, & devant ma femme qui l'apprendroit à ses dépens. — Ai-je dit un mot qui ne soit pas dans la plus scrupuleuse vérité ? ai-je joint à mes portraits cent mauvais contes auxquels je ne

crois pas ? Non, je ne suis pas méchant, mais je soutiens ici, entre nous, que ce qui caractérise la Cour, & les femmes de la ville qui les imitent, c'est de n'avoir de principes fixes sur rien; de l'esprit en superficie, quelques talens, des mœurs faciles; je soutiens qu'elles ne connoissent de l'amour, que ce qui flatte la vanité; du plaisir, que les apparences; que les devoirs d'épouse, de mere, sont de vieilles modes; que ce qu'elles habitent le moins, c'est leur Hôtel. Elles logent à l'Opéra, aux Boulevards, sur le chemin de Versailles. Beaucoup doivent ce qu'elles ne paieront jamais. Les maris sont des especes d'associés à leurs intrigues, des instrumens propres

à leur ambition, des mannequins qu'elles habillent tantôt en Ambassadeurs, tantôt en Colonels ; on se cachoit autrefois quand l'erreur des sens jettoit dans des bras étrangers ; on y met aujourd'hui une hardiesse qui déconcerte les maris mêmes. Ils voient chez eux un Evêque, un Cardinal, un Prince, *faire leur toilette*, & ils croient échapper au ridicule en ne faisant aucun bruit. J'ai fait avec *Coraly* le tour de l'Europe. Mais on ne connoît point ailleurs ce que nous appellons de la facilité dans le commerce ; & l'oisive frivolité dans laquelle nos femmes perdent la plus belle moitié de leur existence, fait tout à la fois gémir sur les enfans, qui leur échap-

pent dans ce tourbillon, & sur la vie déplorable qui les attend au sortir de cette jeunesse si rapidement usée.

Dans ce cas, dit Madame de *Morsheim*, pourquoi me jettez-vous au milieu de ce monde? Est-il sage à vous, mon ami, de courir le danger de mon inexpérience? Madame de *Boquerville* & moi ferons-nous deux Phénix, qu'on viendra voir par curiosité? j'aime votre charmante vivacité, ma chere *Corily*; répondit M. de *Morsheim*, un seul mot encore. Je n'ai pas fini mon cours de pédanterie. Les femmes que je vous ai dépeintes sont celles qu'on cite; mais il y a des femmes qui ne veulent pas être ci-

rées. Les unes sont tout-à-fait étrangères à ce monde vicieux ; les autres y ont paru un moment pour ne le revoir jamais. Vous trouverez dans Paris des femmes d'une société délicieuse, qui partagent leurs jours entre les dévoirs de leur état, les talens de leur siecle, les occupations de l'esprit, les goûts de leur âge, les charmes de l'amitié. Femmes attentives & soigneuses, amantes décentes & empressées, amies constantes & généreuses, elles ont l'estime de leur époux, le cœur de leur ami, les égards de leurs connoissances. Si elles pouvoient effacer l'amour de leur histoire, sans doute elles seroient plus parfaites, mais c'est un tort qu'il est plus prudent

de se faire pardonner, que de vouloir éviter. Je vous montrois hier *Phedime*. Entourée le matin de sa famille, elle préside aux leçons des Maîtres, & mêle l'indulgence maternelle à la voix sévere des Instituteurs. A midi elle donne un coup d'œil avec son mari à l'état de leurs affaires, & jette dans son ame des desirs & des projets d'économie. Après dîner elle va rendre des devoirs à l'auteur de ses jours, & lui prouver que son cœur répare l'éloignement involontaire où l'a forcée son état. Après avoir donné quelques instans encore à l'amitié, elle arrive tard au spectacle, où elle presse la main de son amant, soupe rarement avec lui, pour ne pas effa-

toucher la décence, & ne lui abandonne qu'une partie de ses momens que la nuit enveloppe de son voile salutaire. Les remords la disputent enfin au sommeil, elle invoque le Ciel, accuse la nature, promet plus de sagesse, espere & s'endort.

Sémire, qui, par parenthese, n'aime pas la premiere partie de nos Mémoires, *Sémire*, dis-je, est encore un modele à citer. Ce n'est pas un esprit lumineux, ni une imagination saillante; mais elle a cette raison qu'on forme avec des livres. Ses amans ont toujours été des hommes mûrs & d'un esprit solide. Elle est enfin devenue une femme qu'on recherche, parce qu'elle

qu'elle a recherché les hommes avec qui l'on se forme.

Je suis plus heureux & plus juste que *Boileau*, j'en pourrois nommer bien d'autres encore. Paris est la seule ville peut-être où les femmes âgées sachent être encore aimables. Presque par-tout ailleurs, fardeau de la société, ici elles en sont l'asyle.

La Duchesse de *Morsheim*, combattue entre la crainte de découvrir un défaut à son mari, s'il exagéroit, ou de vivre dans le monde, s'il disoit vrai, étoit rêveuse. Le Duc qui lisoit dans son ame, lui dit, croyez-vous que j'affligerois ce que j'aime, s'il n'étoit pas cent fois plus dangereux de me taire, qu'il n'est cruel de parler?

Je ne ſais ſi le Duc de *Morsheim* auroit dû préſenter ce tableau tout entier à ſa jeune épouſe, & s'il n'eût pas été plus prudent de le lui montrer par degrés. Il prétendoit que l'eſprit de *Coraly* n'avoit pas beſoin de ces ménagemens ; il prévoyoit d'ailleurs que la Ducheſſe ſa mere ne ſuppléeroit pas à ce qu'il tairoit, ſoit parce qu'elle connoiſſoit moins les hommes, ſoit parce que ſa bru ne lui inſpiroit pas un grand intérêt. Déjà elle voyoit ſans plaiſir que ſa beauté & ſes malheurs intéreſſoient ou plutôt inſpiroient le deſir de la connoître.

Comme on lui accordoit avec tous ſes avantages une ſévérité de principes difficiles à rencontrer dans

ce qu'on appelle le beau monde, le Chevalier de *Noménil* crut qu'il y auroit quelque gloire à en triompher. Il avoit vingt-six ans, tout ce que la nature peut donner, figure noble & intéressante, maintien honnête & plein de graces, regard doux & spirituel, son de voix enchanteur; l'esprit aisé & pénétrant, l'imagination vive & féconde, la taille parfaitement bien proportionnée, & cette molle aisance qui dénote l'homme de qualité, quand elle n'est pas affectation. L'éducation avoit ajouté à ces riches présens un caractere flexible, une douceur séduisante, cette gaieté qui tient de l'abondance des idées & de la sérénité de l'ame. Joignez enfin

les plus aimables penchans, l'apparence de la sensibilité, & ce je ne sais quoi qui commande aux cœurs & change les premieres impressions en blessures profondes. La réputation qu'il s'étoit faite à la guerre lui avoit valu les graces du Roi & l'auguste protection de la Cour. La société se disputoit des talens qui avoient été les jeux de son enfance, & qu'il avoit perfectionnés dans les momens où les autres se reposent. Il se fit présenter par le Vicomte de *Barjac*, l'un de ses admirateurs, & qui l'avoit cité souvent à *Coraly*, comme l'ornement de la Cour & le charme des sociétés choisies.

Au lieu de faire usage de ses nombreuses ressources, il se montra

avec une espece de timidité qui rassura la Duchesse. Elle s'étoit figurée un merveilleux; elle ne vit qu'un homme aimable, empressé de plaire, incertain de pouvoir réussir: dans les commencemens ses visites furent rares, sa gaieté douce, son indulgence sans bornes, ses attentions sans projets. Leurs conversations rouloient sur la connoissance du monde. Selon lui, la société offroit bien plus d'agrémens que d'imperfections. Les grands n'avoient plus ce faste qui éloignoit d'eux la médiocrité humiliée; la Cour avoit abjuré cette sévere étiquette qui ressembloit à un culte, & changeoit presque le Palais des Rois en un Temple; les femmes plus appliquées se donnoient

au moins des talens & très-souvent des lumieres. Ce ne sont pas des ouvrages sans mérite que les *conversations d'Emilie*; *les doutes sur les opinions reçues en société*; *les veillées du Château*; *les lettres de Séphanie* sur-tout, & dix autres sur l'éducation. Quant aux mœurs, il y a sans doute, comme dans tous les siecles, des couples imprudens qui marchent à la suite d'un enfant aveugle; mais combien de ménages bien assortis, qui, comme le vôtre, jouissent du calme après l'orage? On peut juger de nos mœurs, par le genre de pieces & de romans que nous accueillons; ne sont-ce pas ceux où le sentiment domine? & si l'on excepte une débauche d'esprit

comme la *Folle Journée*, vous verrez la foule courir à *Blaise & Babet*, à l'*Epreuve Villageoise*, à *Fanfan & Colas*, à *Nina*.

La Duchesse écoutoit avec plaisir des détails qui n'étoient que le développement de ses sensations. Elle aimoit mieux voir le monde dans les tableaux du Chevalier que dans ceux de son mari. Elle essayoit quelquefois de convertir ce dernier. Il en naissoit de petites discussions dont le Vicomte de *Barjac* devenoit presque toujours l'arbitre. M. de *Noménil* qui ne perdoit aucun des moyens d'accréditer son systême, profita avec beaucoup d'adresse d'une occasion unique que lui fournirent les circonstances. Il fit demander à

la Ducheſſe de *Morsheim*, la permiſſion de l'entretenir d'une affaire particuliere, deſirant qu'il n'y eût en tiers que ſon mari (il le ſavoit aux chaſſes de M. le Prince de *Conti*) ou la Comteſſe de *Boqueville* (ſa mere étoit à l'agonie; elle ne quittoit pas le chevet de ſon lit.) La Ducheſſe lui fit dire qu'elle l'attendoit à ſix heures. Il arrive à cinq. Vous ne devinez sûrement pas, Madame la Ducheſſe, en quelle qualité je parois aujourd'hui devant vous. C'eſt d'une négociation dont il s'agit, & vous voyez l'Ambaſſadeur de la Comteſſe de *Willicza*. —— Si vous ne vous étiez pas trompé d'heure, Monſieur, nous euſſions eu un troiſieme pour juge de cette grande

affaire ; car mon mari n'y étant pas, j'ai fait prier le Vicomte de venir avant six heures. —— J'ai représenté à Madame de *Willicza*, que j'étois l'homme le moins propre à une pareille négociation, soit parce que je n'ignorois aucun de ses torts, soit parce que je faisois hautement profession d'admirer vos vertus, soit sur-tout parce que je n'ai point cette éloquence qui pourroit vous toucher en faveur du repentir. —— Je puis pardonner à Madame de *Willicza*, les chagrins amers qu'elle m'a causés, mais non les oublier. Que lui importe mes opinions ? Un silence éternel est une loi que je me suis imposée. —— Fatiguée de l'austère retraite que la honte & le dépit lui

avoient conseillés, elle veut revenir dans le monde, & vous demande la permission de paroître une fois chez vous, Madame, dans l'espoir que cette démarche d'éclat préviendra les propos que renouvellera son apparition. —— Je ne saisis pas au premier coup-d'œil les inconvéniens ou la grande utilité de cette démarche. Mon ame ne connoît point cette haine active qui se fait une gloire de survivre aux événemens; mais elle ne connoît pas non plus cette dissimulation qui feint l'oubli des insultes; ma vertu consiste à éviter tout ce qui r'ouvriroit des plaies que je veux fermer. —— Je n'ai jamais su les raisons qui égarerent si étrangement la Comtesse de *Willicq*.

Plus on vous connoîtra, & moins il lui restera de défenseurs. Si quelque chose encore peut adoucir ses torts, c'est l'erreur du Duc de *Morsheim*; le meilleur & le plus vrai des hommes. Surpris souvent par son imagination, il croyoit être l'amant le plus passionné, & n'étoit que l'homme le plus aimable. Avant de vous avoir vue, Madame, il ne connoissoit pas l'emportement de la passion; ce besoin impérieux de n'exister que pour un objet, le bonheur d'avoir trouvé dans un seul être de quoi combler les nombreux desirs du cœur humain. Il s'abandonnoit tout simplement à ce que l'envie de plaire inspire, & parloit des charmes de l'amour en homme plus éloquent

que ſenſible. —— Je ne ſuis, en vérité, point en état de prononcer ſur cette eſpece de convenance. Mon mari *ſi éloquent*, dites-vous, Monſieur, perſuadera à cette Dame qu'une viſite n'efface point un tort, ou me perſuadera à moi-même que je dois ſacrifier au bonheur de cette femme ce qu'il pourroit me reſter de reſſentimens.

Comme elle achevoit ces mots, on annonce M. de *Barjac*. On le met au fait; ſon opinion fut que ſa jeune amie ne marquoit point encore aſſez pour que la Comteſſe recueillît le fruit qu'elle ſe promettoit de ſes démarches, & qu'il étoit plus ſimple de les faire auprès de la Ducheſſe douairiere: —— le Chevalier repliqua,

repliqua, que la Ducheſſe douairiere avoit une inflexibilité de principes mêlée d'un fonds de hauteur qui ne laiſſoit nul eſpoir à Madame de *Willicza*. « Encore une fois, je ſuis » loin de l'excuſer, mais il eſt per» mis de plaindre ceux qu'on ne » peut défendre. Faut-il condamner » à des larmes éternelles, une fem» me que la jalouſie a égarée; qui » n'a pu réſiſter aux graces, à la » ſéduction, à l'eſprit de ſa rivale! » Tant d'ennemis de ſon repos l'ont » précipitée dans un abyme d'er» reurs. J'ai ſouvent eu occaſion, » depuis que je ſuis dans le monde, » d'examiner certaines démarches, » & j'ai vu ordinairement plutôt des » torts que des crimes, plus de foi» bleſſe que de noirceur. Les gens

» d'eſprit croient que les autres » voient comme eux & enviſagent » une action blâmable dans toute » ſon horreur. Les ſots qui ne con- » noiſſent, ni les imperfections du » cœur humain, ni les perfidies du » tempérament, blâment avec une » cruauté dont la ſource honteuſe » eſt dans notre méchanceté natu- » relle; mais ſi on obſerve comment » les fautes ont inſenſiblement été » préparées par les paſſions, ſecon- » dées par les événemens, on doit » ſous peine d'être injuſte accorder » de l'indulgence. Cette indulgence » ſans doute ne va pas juſqu'à mettre » ſur le même rang, les vices du » cœur & les qualités de l'ame, » mais du moins elle tend la main » à la femme imprudente que le

» repentir veut rendre à la société.
» Je ne sais pas si je plaide ma propre
» cause en réclamant pour nos foi-
» blesses, mais je crois mes princi-
» pes adaptés à l'état de nature. »

Madame de *Morsheim* écoutoit le Chevalier avec une attention profonde. Elle nous a depuis avoué qu'elle pensoit, pendant toute cette conversation, à la démarche innocente & coupable qu'elle avoit faite cinq à six jours avant d'être enlevée de son château, & cet exemple venoit tout naturellement à l'appui des idées de M. de *Noménil*. On se sépara en concluant qu'il falloit attendre l'avis du Duc de *Morsheim*. Ce très-petit événement se perdit dans la foule de ceux qui se succéderent, parmi lesquels nous ne de-

vons pas renvoyer plus loin celui qui regarde M. de *Barjac*.

M. de *Vanbelle* fut chargé de sonder ses projets sur son avenir & de savoir si l'hymen étoit entiérement exclu de son plan. Il répondit, que pour le jetter dans ses chaînes, il faudroit un concours de circonstances, chimériques peut-être. Sa premiere condition seroit de rencontrer une femme digne par ses vertus de devenir l'amie de la Duchesse de *Morsheim*, & disposée à trouver sa propre félicité dans cette liaison; une femme qui n'eût point de ces entours nombreux & gênans, lesquels vous forcent à épouser toute une famille en un jour; une femme enfin qui, non par calcul ou par complaisance, mais par goût & par

choix, préfere la vie privée aux amusemens variés & permis que présente la bonne compagnie à Paris. Il ajouta encore une liste de qualités & d'inclinations qui ne se trouvent point réunies dans un seul être. Mais enfin, poursuivit M. de *Vanbelle*, si l'on avoit déterré ce phénomene, si l'on vous offroit plus encore peut-être que vous ne souhaitez ? comme les demi-confidences ne sont qu'une indiscrétion commencée; il lui traça un portrait fidele de la femme que l'amitié lui destinoit.

Des avantages physiques il ne lui manque qu'un peu plus de perfection dans la taille, & quoique l'art répare ces torts de la nature, plus sujette qu'on ne pense à ces sortes de distractions, elle m'a spécialement

chargé de vous prévenir de la petite impoſture que faiſoit ſa coquetterie. Malgré tous les ridicules injuſtement prodigués aux femmes d'eſprit, elle prétend lire ces ouvrages dont la réflexion eſt le principal mérite; écrire même ſes idées, ſes ſouvenirs, & rechercher la converſation d'un petit nombre d'hommes qui tirent des fleurs de la littérature & de la ſociété épurée, un ſuc délicieux. Ses opinions ſur les beſoins du cœur ſont ſi originales, que je n'oſe pas trop vous les dire. Elle a votre portrait depuis deux ou trois ans. Il lui a, prétend-elle, inſpiré ce qu'il faut d'amour en mariage. Peu verſée dans l'économie domeſtique, elle rachetera ce défaut par une grande indifférence pour la parure.

Le ſeul de ſes goûts eſt un apparte- ment vaſte, bien meublé, commo- dément diſtribué. Peu de virtuoſes ont porté plus loin l'art du chant, & l'art plus rare encore d'exprimer le ſentiment; mais elle ne prétend pas que la ſociété s'arroge aucun droit ſur ſes talens. Fidele à certaines pratiques de religion, ſon ame, dit-elle, a beſoin de tenir au Ciel par quelque endroit, pour paſſer ſur la quantité de fléaux qui déſolent notre eſpece. D'ailleurs trop ſupé- rieure pour être jalouſe, trop inſ- truite pour avoir beſoin d'être cauſ- tique, trop vraie pour ſe marier, ſous le prétexte d'ajouter au bonheur de celui qui partagera ſon ſort, on n'a point à craindre d'elle ces petites miſeres qui ſont des taches

fréquentes aux belles qualités de son sexe, & qu'il allie malheureusement aux dons les plus estimables.

Si votre pinceau n'est pas flatteur, repliqua M. de *Barjac*, je croirai avoir trouvé une nouvelle *Coraly*; & peut-être serai-je assez heureux pour échapper à ce doux sentiment, qui fait tant de martyrs à mon âge & si peu d'heureux dans la brillante époque de la jeunesse.... Mais ne peut-on savoir le nom de cette belle inconnue? .... Vous le saurez sans doute, mais auparavant je dois vous entretenir un moment de la Comtesse de *Berlitz*, qui a une grande part à tout ceci. Je ne sais si depuis que vous avez quitté la Provence, sa situation vous est parvenue. Mon Régiment a passé huit mois à portée

de ses terres. J'ai été assez lié avec elle pour mériter sa confiance. Voici ce qu'elle a épanché dans mon sein.

Lorsque l'habitude eut calmé les premiers feux de la passion que vous lui inspirâtes, son ame s'ouvrit aux remords inséparables d'une faute unique. Ayant perdu le droit de parler de la vertu avec cet enthousiasme, le charme des ames honnêtes, elle lutta long-temps contre les reproches d'une délicatesse, qui ne s'étoit point familiarisée avec certaines erreurs. Vous prîtes pour de l'ennui & du dégoût, ce qui n'étoit que le trouble de la conscience. Les plaintes commencerent; la source des entretiens se dessécha; les tête-à-têtes parurent longs. Vous soupçonnâtes que le Chevalier *de Mars*

entroit pour quelque chose dans cette révolution. Madame de *Berlitz* ne détruisit pas cette idée. Elle pouvoit recouvrer insensiblement une liberté qui devenoit pour elle un besoin. Votre voyage vous délivra tous deux de l'embarras d'une rupture.

Ce fut alors que la Comtesse travailla sérieusement à son repos. La religion & l'honnêteté s'entre-prêtant leur secours, elle recouvra la sérénité de l'ame. La parfaite innocence n'est jamais sans un peu de vanité; le vrai repentir est humble, & c'est pour cela qu'il plaît autant au Ciel & aux hommes.

Malheureusement le Comte de *Berlitz* n'en étoit point à ces principes. Il égaroit ses penchans parmi des beautés agrestes, mais faciles;

& les charmes de l'extrême jeunesse agissoient sur son imagination avec autant d'empire que les graces & l'innocence en ont sur les hommes délicats.

Madame de *Berlitz* essaya de rendre au moins plus rares des amusemens qui entraînent des préparatifs ridicules aux yeux de la raison, & un genre de soins impardonnables à ceux de la société. Mais on lui fit sentir que le silence étoit quelquefois bien prudent.... elle se tut, soupira sur ses erreurs, gémit de leurs suites, & se consola par l'éducation d'une niece, qui récompensoit si bien ses peines, qu'elles devinrent la plus douce de ses occupations.

Le Comte de *Berlitz* qui apperce-

voit quelquefois les traces de son chagrin sur des joues que les larmes arrosoient, renonça cependant à la plupart de ses distractions, & vécut davantage dans l'intérieur de sa famille. Ayant même réfléchi, d'après les conversations de sa femme, sur le danger de laisser certains exemples après soi, il résolut un sacrifice complet de ces sortes de plaisirs, & à la suite d'une singuliere conversation avec Madame de *Berlitz*, il se livra à des goûts plus épurés. Alors ils trouverent dans l'oubli mutuel du passé, l'espoir d'un avenir heureux encore.

Il en est du mariage comme des fausses religions, disoit quelquefois M. de *Berlitz*; on n'en voit bien le ridicule que lorsque leur moment est

est passé. Nous plaisantons aujourd'hui sur la vie des Vestales, employées à entretenir un feu qui ne devoit jamais s'éteindre, sur les Prêtres bouchers ayant toujours les mains dans le sang, & dépeuplant les campagnes & les bergeries, pour appaiser la prétendue colere d'un Dieu qui n'existoit point. Un jour viendra que l'on fera les mêmes plaisanteries sur l'idée de jurer aux pieds d'un Prêtre, jaloux de ne pouvoir faire le même serment, de plaire toujours, de conserver les mêmes traits, de sauver son caractere des influences de la mélancolie, des événemens, de la maladie. Comment un être qui est le jouet de cent desirs contraires peut-il promettre les mêmes sensations ? & celui qui

varie ſans ceſſe ſes modes, ſes habits, ſes occupations, peut-il jurer d'être fidele aux mêmes goûts ? Il eſt des confidences que les femmes ne font jamais. Auſſi-bien font-elles inutiles, puiſqu'on devine aiſément comment ſe dénouent certaines liaiſons; mais m'euſſiez-vous fait cet aveu que les femmes ne font point, je vous abſoudrois, parce que l'occaſion eſt plus forte que le raiſonnement. Cette diſcuſſion ſe renouvelloit ſur-tout à propos de vous, M. le Vicomte. Madame de *Beritz* vous deſtine ſa niece. Son mari vous croit trop d'expérience pour épouſer. Elle prétend vous connoître, & ſoutient que vous chercherez une nouvelle retraite; que Madame la Ducheſſe, elle-même, retournera

à la vie tranquille, genre de vie dont on ne se départ jamais, quand on l'a une fois goûté. C'est d'après ses intentions que je prends la liberté d'interroger votre cœur.

Le Vicomte fut intérieurement flatté de l'opinion que la Comtesse avoit conservée, & de la trouver innocente, car les hommes croient que de les quitter est un crime. Il répondit à M. de *Vanbelle*, qu'il avoit besoin de descendre au fond de lui-même, avant de donner sa réponse. Un changement qui survint dans la position de la Duchesse de *Morsheim*, renvoya bien loin cette résolution.

Son ambitieuse belle-mere désapprouvoit dans tous les points, sa maniere d'être; à l'en croire, *Coraly*

TAYLOR INST. O.

parloit comme un bel esprit, se mettoit comme une bourgeoise, se présentoit comme une pensionnaire, se conduisoit comme une prude; son fils étoit un *fol* que cette *petite fille* avoit ensorcelé; les soins du Vicomte étoient du *commerage*; elle distribuoit tous ces ridicules devant Madame de *Boquerville*, qu'elle eût bien voulu brouiller avec sa bru. Ne pouvant y réussir, elle renoua avec Madame de *Willicza*. Ne sçachant comment retirer son fils de ce qu'elle appelloit *mauvaise* compagnie, elle imagina une maniere de l'éloigner de Paris, & lui ménagea une ambassade. Cette carriere qu'on parcourt avec tant de rapidité & de succès quand on a du talent, ouvre la route au ministere. C'est celle

qu'ont fournie les *Choiseuil*, les *Vergennes*, les *Breteuil*, & véritablement leur exemple est propre à tenter. Il devint donc public que le Duc de *Morsheim* étoit nommé Ministre auprès de la Cour de P.....
Il fut convenu que sa femme feroit quelque séjour dans ses terres, pendant qu'il passeroit les premiers mois à V.... M. de *Barjac* projetta d'aller aussi dans la sienne, & le Duc obtint de Madame de *Boquerville* qu'elle accompagneroit *Coraly*. La vieille Duchesse avoit conseillé cet arrangement, car elle pensoit toujours dans le fond de son ame, que sa bru étoit de ces femmes qu'il falloit montrer le moins possible. Après qu'on se fut ruiné en équipages, qu'on eut perdu assez de

temps ſur la route de Verſailles, & qu'on eut reçu la plus inutile des inſtructions ; chacun ſe rendit au lieu où l'appelloit les circonſtances ; le Duc empreſſé de voir un Roi à qui ſon amabilité devoit épargner des malheurs ; la Ducheſſe preſſée du beſoin de ſe recueillir & de reprendre ſes anciennes penſées ; le Vicomte indécis ſur ſon avenir, craignant de perdre la tranquillité en courant après le bonheur. La Ducheſſe mere crut avoir remporté une victoire en ſéparant les époux ;. Madame de *Willicza* furieuſe de ce qu'on eût refuſé ſa viſite, médite quelque vengeance ; M. de *Noménil* ſe crut défait d'un rival, & nourrit l'eſpérance que l'amour-propre avoit appellée dans ſon cœur.

Avec quel charme intérieur, Madame de *Morsheim* revit ces promenades champêtres & ces environs délicieux, où ſeule avec l'amour, elle avoit ſouvent entretenu ces douces rêveries ! mais lorſqu'elle entra dans la maiſon & qu'elle parcourut cette ſalle à manger où on lui enleva la liberté ; cette chambre où elle avoit fermé les yeux de *Socrate*, ſes yeux ſe remplirent de larmes ; une douce triſteſſe pénétra ſon ame. Elle en fut retirée par Madame de *Boquerville* qui lui rappella qu'il falloit pardonner à la Providence & aux hommes : *Coraly* lui apprit ce que c'étoit que *Socrate*. Chaque endroit de cette maiſon & de ces jardins fourniſſoit une anecdote. C'eſt à l'amitié qu'il faut par-

ler des malheurs de l'amour ; c'eſt avec elle ſeule qu'on peut répéter ſans ceſſe cette foule de riens, vaines puérilités aux yeux de l'indifférence, & précieux aux cœurs ſenſibles qu'ils ont rendus heureux ou qu'ils ont tourmentés. Les premiers jours paſſerent comme un inſtant, & furent agréablement coupés par les viſites de M. de *Barjac*. Après les anciens reſſouvenirs, il leur raconta une aventure aſſez plaiſante. A peine étoit-il arrivé chez lui, qu'il vit venir Madame de *B*.... la Dame de ce Palais enchanté ; la Dame aux eſprits. Elle étoit furieuſe, & lui reprocha en termes amers, d'avoir publié dans ſes Mémoires des détails qu'elle croyoit que le ſecret couvriroit à jamais de ſon

ombre ; elle ajouta que depuis cet ouvrage, elle n'avoit eu à ses mystères que de ces hommes ordinaires qui ne lisent point, & qu'il n'y a ni gloire, ni profit à former. Le Vicomte tâcha de calmer cet amour-propre irrité, en lui disant que cette manie ne pouvoit avoir qu'un moment de célébrité ; qu'elle avoit trop de rivaux ; que le Public partagé ne pouvoit se porter qu'un moment vers chaque merveille ; qu'on en étoit totalement revenu, & que même aujourd'hui les récits en devenoient fastidieux ; qu'on lui avoit prêté des intentions qui lui étoient étrangeres, & qu'enfin son but avoit été de déshonorer une secte qui déshonoroit l'esprit humain. Au reste, Monsieur, continua-t-elle,

ſi vous m'avez ôté cette reſſource de gloire, je l'ai remplacée, & je *Meſmériſe* aujourd'hui avec un ſuccès qui brave les Parlemens & la Faculté. Ce n'eſt point aux maladies du corps que je m'attaque. Ces ſoins matériels abandonnés aux *Meſmer* & aux *Deſlon*, ſe paient avec de l'argent. C'eſt ſur les eſprits que j'agis, & poſſédant le ſecret de ſubtiliſer la matiere la plus fine, d'un lâche, j'en fais un *Crillon*, d'un ſot, un *Chamfort*, d'un ignorant, un *Bailly*, de *Kerné*, une femme aimable, de *M-L.* un Poëte, & de *Mereaux*, un Muſicien gracieux. L'Académie Françoiſe m'envoya derniérement CARENDES, LUCREO, MYAS. J'ai redreſſé le vice des élections de faveur. Vous ne reconnoîtriez pas

Agathocles. Il ne fait presque plus de calambours. V... n'est plus entiché de sa fortune, de sa petite maison. J'enseigne la résignation à de G... & la prudence à D'... M. de B. donnoit des scenes, parce que sa femme prouvoit que le Chevalier étoit plus aimable que lui. Il est aujourd'hui comme tout le monde, & subit sa destinée avec une résignation vraiment conjugale.

Depuis que je ne vous ai vu, j'ai fait infiniment d'or; vous verriez dans mon laboratoire des poudres avec lesquelles on n'est pas absolument immortel; mais cinq ou six cens ans de vie, cela ne fait pas un pli. Je devine à deux cens cinquante lieues si un bâtiment est en mer. Je n'en suis pas encore au point d'assurer si c'est une frégate ou

un vaisseau de cinquante canons ; mais cela viendra, & le meilleur de tous mes secrets, c'est de les exercer sans me faire mettre à la Bastille.

Le Vicomte le félicita de ce qu'elle préféroit l'honorable occupation de former des gens aimables, au vil métier de faire des dupes. Quoi qu'il arrive, continua-t-elle, je suis en fonds pour ma fortune & ma réputation. Je les ai établies sur les sottises des hommes. En les mettant à profit, je dois aller loin. Je n'ose encore faire entrer dans mon plan l'inutile & fastueuse invention des aérostats. Mais j'entrevois cependant plus d'une ressource ; quelque jour je me perdrai dans les nues, & je réussirai comme *Roucher*, *Boismont* qui depuis vingt ans habitent

habitent cette région avec ſuccès, & redeſcendant ſur la terre, je raconterai des prodiges comme *Forſter* & *Carver*. Les hommes reçoivent avec reſpect tout ce qui leur eſt apporté des régions éloignées. Je raconterai que la Chine a le plus parfait des gouvernemens ; que les Etats-Unis entretiennent cette harmonie qui eſt la force des Etats & le bonheur des Peuples ; que l'Eſpagne s'éclaire, & proſcrit cette douce pareſſe que permettent les mines du Pérou ; que l'Angleterre répare ſept ans de prodigalités avec les roupies de l'Inde, & que cette ſource eſt inépuiſable ; que la Hollande s'eſt noblement conduite avec le Duc *Louis*, & qu'il eſt de ſon intérêt de prendre place parmi les Nations

belligérantes ; que le Conseil de Schonbrunn ne rend jamais d'Ordonnances précipitées, & que celles sur le commerce cadrent parfaitement avec les efforts qu'on fait pour le fixer dans ses Etats ; que la Russie est civilisée, & que les Peuples heureux se ressentent de la consistance que prend cette Puissance dans la politique européenne ; que les Turcs sont condamnés par la nature à subir tous les jougs qu'il plaira au caprice & à l'ambition de leur imposer, & que leurs alliés & l'expérience ne peuvent rien sur le Divan. Je dirai d'autres belles choses encore, & l'on me croira.

Le Vicomte amusa un instant ces Dames des folies de sa nouvelle Circé, & ils parlerent ensuite

d'objets plus analogues à la situation de leur cœur On déjeûnoit chez la Comtesse. Dans ces momens si doux, puisque l'esprit est reposé, & qu'on est à l'abri des importuns, qui dans tous les pays désolent la société, on se livroit aux épanchemens de la confiance ; il étoit question du mariage de M. de *Barjac* avec la niece de Madame de *Berlitz*. Il philosophoit à perte de vue sur les suites ordinaires de ces spéculations conjugales, qui rapprochent des âges souvent mal assortis. Il craignoit toute liaison qui diminueroit le tendre attachement qu'il avoit pour *Coraly* ; on veut, disoit-il, qu'elle devienne votre amie, rarement l'est-on de sa rivale ! Or, vous régnerez à jamais dans mon cœur.

Au milieu de ces beaux raiſonnemens, Madame de *Boquerville* ſourioit; le Vicomte ſans rougir abſolument, laiſſoit voir quelqu'embarras dans ſon éloquence; la Ducheſſe ne ſavoit pas trop ce que cela ſignifioit & n'oſoit le demander. Mais lorſqu'ils ſe ſéparerent pour faire leur toilette, elle pria la Comteſſe de lui dire la cauſe de ce ſouris malin. Je ſoupçonne, répondit celle-ci, que le Vicomte ne nous dit pas toutes les raiſons qui le refroidiſſent ſur les propoſitions de *Vanbelle*. J'ai ſu par une de mes femmes, que la Circaſſienne de *Socrate* faiſoit partie de ſa maiſon. Les hommes ſont ſujets à certaines habitudes phyſiques qu'ils n'oſent avouer & ne peuvent rompre. La beauté a ſur eux un em-

pire dont leur raiſon ne les défend point. *Coraly* ſourit à ſon tour, & elles ſe féliciterent d'avoir deviné.

Le lendemain on revint au même ſujet de converſation. M. de *Barjac* s'expliqua plus nettement, & déclara qu'il avoit détaillé dans une lettre à M. de *Vanbelle*, les raiſons qui l'attachoient à ſa liberté, & le peu de reſſources qu'il ſe trouvoit pour embellir les jours d'une perſonne qui avoit droit d'être difficile. Voilà les ris qui recommencent ; avouez auſſi, dit *Coraly*, qu'il étoit plus aiſé à Paris de vous *conquérir* au mariage (comme dit M. *Ducis* en parlant de la Tragédie) que dans votre terre. —— Ah ! voilà donc la ſource des ſarcaſmes de Madame la Comteſſe. Ce n'eſt point par une dé-

fiance mal placée, mais par respect pour vous, que je n'ai osé laisser entrevoir cette raison. Sans commander à mes arrangemens, elle influe sur eux cependant. Il est un âge où l'on aime les distractions faciles. Pour être passable en société, il faut être long temps chez soi, & lorsqu'on y est, il est des momens où la profonde solitude attriste. Ce genre de sentiment, l'espece de conversation, la sorte d'agrémens avec ces personnes n'a rien de commun avec notre maniere de vivre dans le monde. —— Il en est tant parmi vous autres hommes, dit la Comtesse, qui adoptent vos idées, qu'elles ont sans doute un fondement; mais j'avoue que je ne conçois pas comment vous pouvez

passer des heures avec une femme étrangere à ce qui vous occupe journellement. Nos connoissances, nos amis, nos vues, la Ville, la Cour, les spectacles, la guerre, la paix, la littérature, les ridicules, les modes, alimentent sans cesse nos entretiens. Mais ces objets fertiles sont inconnus à des personnes que leur éducation, leurs goûts, leur conception éloignent de tout ce qui constitue la bonne société. —— C'est précisément pour laisser reposer ces matieres qui reviennent sans cesse, que nous en traitons d'autres; ce n'est pas pour penser qu'on est avec ces personnes, mais pour suspendre cet exercice. *Coraly* dit en riant, c'est pour m'aimer toujours, que vous avez pris soin de ma Circas-

ſienne. Maintenant que vous êtes décidé, je vous confeſſe que ce mariage ne me plaiſoit point, ſoit que j'aie beſoin de votre cœur, ſoit que le caractere de la niece m'ait toujours paru romaneſque.

Le lendemain elle envoya chez le Vicomte une corbeille pleine d'ajuſtemens, *d'étoffes*, & de tout ce qui pouvoit ſervir à la parure. (Dorénavant nous appellerons ſa belle Circaſſienne par ſon nom, qui étoit *Melza.*) Melza écrivit au Vicomte, qu'un Seigneur de Paris venoit d'arriver, & qu'elle le prioit de ſe rendre ſur le champ à ſon château. Il part. Quelle fut ſa ſurpriſe ! C'étoit le Chevalier de *Noménil*. Il acquittoit ſa promeſſe, diſoit-il, & ne vouloit aller que ſous ſes auſpices chez la

Ducheſſe. Le Vicomte envoya un homme à cheval pour ſavoir quel jour ils pourroient faire leur cour. Elle les pria à dîner pour le lendemain. La joie brilloit ſur ſon viſage, elle étoit remplie d'une lettre charmante que ſon mari lui écrivoit de V ..... figurez-vous, mandoit-il, le plus aimable des Rois ; des Miniſtres ſe dépouillant de toute enveloppe politique, & laiſſant pénétrer leur ſecret, qui eſt de prendre la raiſon pour arbitre ; un Militaire qui mérite ſa réputation. Il n'y a d'exagéré que cette prétendue gêne qu'on repréſente comme un eſclavage odieux & qui n'eſt qu'une diſcipline exacte ; les hommes ſont bien, les femmes encore mieux. Ce portrait de V .... ſortoit des mains

d'un étranger bien accueilli qui voyoit tout à travers le prisme que lui avoit remis un Roi caressant.

A ces nouvelles succéderent celles de la Cour & de la Capitale. M. de *Noménil* supprima ce qu'on raconte toujours avec succès, quand on est gai. Il s'agissoit alors de la guerre, que le Ministre de Paris déclara aux Evêques accoutumés depuis cinquante ans aux jolies filles, à l'Opéra, à cette vie mondaine qui admet tous les états, & ne répand du ridicule que sur l'homme timide ou modeste; le petit nombre qui blâmoit la sévérité du gouvernement disoit, passe encore pour les Intendans, que leurs occupations appellent dans leurs Généralités, & qui ne font quelque-chose que dans ces

Palais qu'éleve la crédulité provinciale à la roture orgueilleuse. Le Chevalier finit par s'égayer sur la vieille *Cydalis* qui va toujours regrettant ses pertes & ses appas, & réparant les malheurs de l'âge & des procès ; sur la jeune *Robeide*, dupe des hommes qui se la prêtent, dupe du jeu qui la ruine, dupe du monde qui fait de son hôtel une auberge & de sa bourse une banque. Il se moqua sans pitié de *Damis* qui fait un travail avec sa Marchande de Modes, sa Bouquetiere & son Coëffeur ; & enfin, ajoutoit-il, la Cour ne parloit à mon départ que du mariage de Madame de *Willicza* avec le Prince de *L*.... oui, Madame la Duchesse, avec le Prince de *L*.... qui lui sacrifie la Marquise de *B*....,

& lui fait l'hommage de sa fortune & de sa considération. J'ajouterois encore un mot, si votre auguste belle-mere n'avoit pas hautement protégé cette belle union.

A cette nouvelle, la Duchesse de *Morsheim* demeura pétrifiée, soit que l'influence de sa belle-mere dans un pareil arrangement lui parût une insulte, soit que les succès de Madame de *Williсza* fussent difficiles à concilier avec la sagesse de la Providence. La Comtesse de *Boquerville* insista & demanda des détails au Chevalier.

Alors il leur raconta que la Comtesse s'étoit bientôt repentie de sa retraite précipitée; que la Duchesse mere lui avoit dit qu'ayant quitté la société par un éclat imprudent, il falloit

falloit y rentrer par une démarche courageuſe. Docile à cet avis, Madame de *Willicza* raconta la premiere ſa folle paſſion pour le Duc de *Morsheim*, le fit paſſer pour un homme ſenſible & foible. Elle exagéra la violence de ſon amour, tourna à ſon profit les emportemens de ſa jalouſie, & s'accuſant ſans ceſſe, elle ſe fit pardonner des torts qui trouvoient leur excuſe dans une ame capable d'une forte paſſion. Le Prince naturellement enthouſiaſte, s'enflamma pour une femme de ce caractere. Vous ſavez qu'il croit volontiers; un peu de manege le mit dans ſes fers; elle ne parloit que des bleſſures profondes que lui avoit fait le ſentiment; elle ajoutoit qu'un lien éternel pouvoit ſeul la livrer encore

à un état qui pour la plupart des femmes est une douce sensation, mais qui pour elle est l'occupation entiere de la vie. C'est avec ces belles phrases qu'elle est parvenue à ses fins. Il faut avouer aussi qu'elle a tiré un grand parti d'une circonstance qui n'est rien en elle-même, mais qui est devenue quelque chose entre des mains habiles. Vous vous rappellez, Madame, que je sollicitai pour elle la permission de vous faire une visite. Le Duc de *Morsheim* désapprouva intérieurement votre sévérité; mais craignant de vous déplaire, il n'insista point, & fut lui-même chez Madame de *Willicza* pour changer ses projets en lui démontrant leur inutilité. Elle a donné à cette visite une cause fort différente.

J'ai été fâché de ce que M. de *Morsheim* nous en eût fait un mystere & m'ait mis dans le cas de ne savoir que répondre. A moins de compromettre son opinion, il faut bien se taire devant les apparences.

Le Vicomte qui lut sur le visage de la Duchesse ce qui se passoit dans son ame, interrompit cette conversation, & proposa à M. de *Noménil* de voir les jardins philosophiques de feu *Socrate*. Il désapprouva tout, parce que *Mouceau* & *Chantilly* étoient infiniment plus beaux. D'ailleurs il étoit rêveur, ou du moins il avoit l'air occupé. Peut-être ne savoit-il pas lui-même ce qui se passoit dans son ame. Ses démarches étoient trop bien combinées pour être le commencement d'une pas-

ſion, & d'une autre part il y mettoit trop de ſuite pour une ſimple affaire de vanité. L'amour-propre lui perſuadoit que lorſqu'on amuſe on intéreſſe, & l'inflexible ſévérité de la Ducheſſe lui faiſoit croire auſſi que lorſqu'on eſt ſenſible, on a moins de prudence. Il ſe trouvoit d'ailleurs dans une fâcheuſe poſition. Perſonne à qui pouvoir ſe confier. L'amour eſt peut-être de toutes les paſſions, celle qui a le plus beſoin de s'épancher.

Cette perplexité conſeilla différens partis ; & l'on s'attache preſque toujours au plus mauvais. M. de *Noménil*, qui avoit ſi ſouvent juré de ne jamais prendre la voie uſée & mal-adroite des déclarations, riſqua cependant un entretien, dont il de-

voit résulter la permission de rester que la nécessité de partir. C'étoit l'après-dîner, on se promenoit en attendant le café, & les bosquets lui fournirent l'occasion d'envier le genre de vie de *Socrate*. La jeune Duchesse qui le devinoit, vouloit prévenir l'orage d'une explication, mais elle fut poussée à bout par la brusque incartade du Chevalier. Elle conserva son sens froid & se contenta de répondre. — Je vous avois cru un instant plus dangereux, Monsieur; j'ai lu dans les romans, que les femmes se fâchoient dans la circonstance où je me trouve. Je ne comprends pas pourquoi. Votre air embarrassé me fait de la peine, mais ce n'est pas celle qui naît de l'intérêt. — On a bien de l'esprit, quand

on eſt indifférente, & l'on eſt bien gauche, quand on brûle d'un feu involontaire. — Il y a je crois peu de circonſtances où il faille faire le ſacrifice de ſon eſprit, & puis ces aſſauts de tendreſſe ſont charmans ou doivent l'être, quand on eſt dans la mutuelle néceſſité de ſe cacher ce qu'on brûle de ſe dire; mais ſont bien plaiſans quand un des deux combattans ne veut point remporter de victoire & ne craint nullement d'être vaincu. J'apperçois le Vicomte, je veux le faire juge de notre diſcuſſion. — On ne peut diſpoſer que de ſes ſecrets, Madame, & j'ai des droits à votre diſcrétion. — Oui, ſi je vous avois donné celui de vous expliquer; mais comment pouvez-vous vous imaginer que votre

imprudence vous en acquiert? — Puiſque je vous ſuis odieux, Madame, je pars, & vous délivre à jamais d'un homme que vous déteſtez. — Vous ne m'êtes point odieux; il n'eſt point néceſſaire de partir, il faut ſeulement taire des projets qui excedent les femmes, quand on déplaît. — Cruelle, m'avez-vous aſſez humilié? — Cruelle! pour un homme de la Cour, vous avez des expreſſions bien extraordinaires. En amour il n'y a de cruels que ceux qui perſéverent dans des prétentions qui laſſent à la fin. Quand on a autant d'eſprit que vous en avez, on examine une femme; on voit ſi ſes diſcours, ſa conduite, ſes opinions, nourriſſent l'eſpérance ou du moins la font naître. Qu'avez-vous vu chez

moi qui vous ais promis quelques succès ? — que vous ai-je fait pour m'abhorrer, me détester ? — vous êtes comme votre sexe, pêtri d'amour-propre. Ne vous flattez donc pas qu'on vous abhorre. On ne vous aime point, voilà tout le mystere. A propos de quoi aller se livrer aux tourmens de la haine, parce qu'un être presque inconnu vous invite à partager les folies de l'amour ? — Madame, vous voulez me désespérer, mais toutes les extravagances que je ferai seront votre ouvrage. — Je doute que lorsqu'on nous aura vus ensemble, on me les impute ; si j'éprouve quelques momens d'injustice, ils ne seront que passagers. Comme je n'ai pas besoin de conseils, je vous promets d'oublier

cette conversation ; mais si vous la ramenez, alors je prends tout le Public pour confident ; j'ai peu d'usage du monde, & si ce défaut me rend gauche, il me rend aussi défiante ; je me console de l'un en faveur de l'autre. Je crois cependant que ma conquête vous flatteroit, non que mes foibles attraits vaillent trop la peine d'être conquis ; mais vous voulez savoir si, fidele à mes principes, je soutiendrai ma vertu.

M. de *Noménil* souvent déconcerté, profondément humilié, ne vit plus dans Madame de *Morsheim* qu'une petite prude insensible, que son nouvel état enorgueillissoit, & jura de s'en venger. Il employa pendant un mois tout ce que la fausseté

confeille à l'amour-propre défefpéré, & irrité de trouver fans ceffe les mêmes obftacles.

Cependant, le temps fixé pour rejoindre le Duc de *Morsheim* approchoit, & sa femme ne recevoit aucune marque d'empreffement ; il lui sembla même que ses lettres n'étoient remplies que de détails peu intéreffans en eux-mêmes, & moins encore quand on ne connoît pas les acteurs des fcenes qu'on veut vous faire connoître.

Le Duc de *Morsheim* fans être jaloux, étoit inquiet auffi du fragment d'une lettre de fa mere. « Vous » vous obftinez, lui écrivit-elle, à » faire venir votre *Coraly*, je n'en » vois pas la néceffité, & ce fera un » ridicule fi fon Chevalier la fuit en

» P.... comme dans ſes terres.
» Vous ferez ce que vous voudrez.
» Tout ce que je puis vous dire,
» c'eſt qu'il fut queſtion de vous
» hier au ſoir chez le Roi, à pro-
» pos du parti que prendroit *Fré-*
» *déric* contre l'Empereur; on fit
» l'éloge de vos talens; mais la con-
» verſation fut coupée par un mais...
» ſuivi du ſilence le plus glacé,
» vous devez me deviner. »

Tout ce qu'il devina fut un reſte de prévention, ou d'attachement à d'anciens préjugés; & lorſque quelques jours après il apprit de ſa femme elle-même qu'elle ſe mettoit en route pour V..., il fut enchanté de l'idée de la revoir.

Elle partit donc, laiſſant à regret Madame de *Boquerville*, qui lui

étoit plus chere que jamais, & le Vicomte qui promit d'aller la rejoindre dans deux mois. L'hiſtoire de ſes malheurs & de ſon mariage l'avoit précédée en P... Elle y fut accueillie avec un empreſſement flatteur. Les femmes lui ſurent gré d'oublier ſa beauté, & les hommes de ſe reſſouvenir que l'eſprit eſt préférable. Par-tout ailleurs l'article de la naiſſance eût fait quelque difficulté; mais la P.... commence à donner au reſte de l'Europe un exemple utile ſur cet article comme ſur bien d'autres. Sa ſociété étoit compoſée de la Comteſſe ***, gaie par caractere, indulgente par néceſſité, facile par tempérament, décente par réflexion, heureuſe par ſes penchans. Un peu ſujette aux beaux

beaux garçons, mais d'ailleurs parlant de la vertu avec plaisir, & se faisant une petite sagesse qui n'avoit rien de gênant pour elle, ni pour les autres. Chantant avec grace, & mettant dans l'usage de la vie des attentions qui valent presque mieux que les grandes qualités, dont on est souvent jaloux ou martyr.

La Duchesse voyoit souvent encore le Comte de W. . plein d'esprit & de caprices, de talens & de défauts. Sa maison étoit celle du plaisir. Ses soupers étoient des fêtes; il tenoit à tout & réunissoit tout; jolies femmes, hommes aimables, gens à talent; beaux esprits, des Princes mêmes dans l'occasion, & il mettoit en jeu ces ressorts divers

avec infiniment d'adreſſe. Les femmes croyoient que c'étoit du bon ton de l'avoir. Le beau T... plaiſoit auſſi dans ce temps-là. C'étoit un fat de romans. Il s'étoit formé dans *Crébillon* ; mais comme il avoit réellement de l'eſprit, on lui paſſoit un certain nombre d'impertinences qu'on appelloit de petits airs françois. La Ducheſſe s'attacha ſur-tout à la Princeſſe P..., la plus belle femme de ſon ſiecle, ſenſible juſqu'à l'imprudence, vraie juſqu'à la dureté ; aimant le plaiſir avec ivreſſe, & martyr de l'ennui avec une complaiſance qui la rendoit précieuſe à ceux qui l'amuſoient. Elle avoit d'eſprit ce qu'il en faut pour n'en faire jamais ; de la complaiſance, juſte ce qui eſt néceſſaire pour que l'on vous

sache gré de la plus petite chose que vous faites.

On conçoit aisément qu'avec une pareille société, une bonne maison, des ressources personnelles, un mari aimable, des livres & de la musique, on puisse couler des jours heureux. Aussi l'étoient-ils lorsque des nuages vinrent obscurcir un si beau ciel.

Le Gouvernement fit avertir M. de *Morsheim* qu'un étranger, homme de qualité, étoit *incognito* à V.... & logeoit dans une auberge, où se trouvent rarement des gens de sa naissance. Le Duc promet d'en rendre compte dans vingt-quatre heures. Il apprit en effet qu'un François habitoit cette ville; mais quelle fut sa surprise lorsqu'il sut que ce Fran-

quois étoit M. de *Nomenil!* Celui-ci instruit qu'on le cherchoit, fut chez le Ministre, lui donna de ces raisons qu'on ne croit point & le pria de le présenter. Le Duc lui observa que cette maniere avoit quelque chose de fort extraordinaire, dans un pays sur-tout où il y a une inquisition politique. Il l'invita à dîner, & fut arranger cette affaire avec le Ministre.

Cependant la lettre de la Duchesse mere lui revint à l'esprit, & cette jalousie d'amour-propre, la seule qui tourmente fortement les hommes, commençoit à agir sur lui avec un empire presque ridicule. Il se chargea lui-même d'annoncer cette nouvelle à sa femme, qui parut machinalement embarrassée, soit qu'elle

craignît les ſcenes paſſées en France, ſoit que ce myſtère réfléchi en préſageât de nouvelles. Elle prit le parti de tout raconter à ſon mari, à qui cette ouverture ne rendit pas la confiance que cet événement altéroit, ſans que lui-même pût ſe juſtifier ſes inquiétudes.

Le Chevalier de *Noménil* eut avec elle une réſerve inexplicable entre des perſonnes qui venoient de paſſer ſix ſemaines ſous le même toît. Attentif juſqu'à l'importunité pour le Duc de *Morsheim*, ſa conduite avec lui avoit l'air d'un projet de ſéduction. Excédé de ce rôle, le Duc voulut s'en éclaircir avec *Coraly*.

Vous êtes jeune, lui dit-il, ma chere enfant, & vous ignorez com-

bien il eſt dangereux & facile de donner un ridicule ineffaçable à un homme. Quelqu'idée que j'aie de votre ſageſſe, je ne puis défendre votre prudence. A Paris, c'eſt le Chevalier de *Noménil* qui eſt auprès de vous médiateur, enſuite votre conſeil; vous allez dans vos terres, il s'y trouve pour faire votre ſociété; vous venez à V... il y arrive pour être votre Chevalier ſans doute; vous m'avez tu dans vos lettres ce que vous croyez devoir m'apprendre aujourd'hui. Vous conviendrez que ſans être viſionnaire, il eſt permis de ne pas croire à cette foule de haſards.

Coraly verſa ſes premieres larmes de chagrin, & malgré la pureté de ſon ame, ce tableau en impoſa à

son innocence même. L'idée d'être soupçonnée, la nécessité de se justifier, presserent son ame, & lui ôterent cette facilité & cette paix avec lesquelles on invite à lire dans son cœur.

Prenez garde, mon ami, lui répondit-elle, à ne pas perdre votre bonheur en me rabaissant. Je n'ai pas l'ombre d'un tort; ainsi tout ce que vous ferez sera une injustice. Je n'ai jamais eu pour un homme quelconque l'idée d'un sentiment. Je n'ai rien fait que sous les yeux de l'amie que vous m'avez choisie, & que par les conseils de l'homme à qui vous m'avez confiée; je n'ai pas su s'il falloit vous écrire ces sortes de détails; je n'ai pas dû prévoir que les hommes étoient si

ſez méchans pour venir troubler la félicité d'une femme à deux cens lieues de chez eux ; j'ignore enfin comment on prouve ſon innocence ; mais tracez-moi la route que je dois ſuivre, & défendez-moi vous-même contre les apparences.

Le Duc fut cependant touché de tant de candeur, & ſe reprochoit preſque ſa précipitation. La triſteſſe qui s'empare de la Ducheſſe redouble ſes regrets. Cependant il filtre dans le Public que le ménage étoit un peu brouillé, & que ce Chevalier, très-aimable, n'étoit venu ſi myſtérieuſement que pour être ignoré du mari. Les propos commencent, la Cour s'en mêle, les plaiſanteries vont leur train ; plus M. de *Noménil* fait d'efforts pour détruire ces bruits, & plus

on y croit. La vieille Duchesse apprend cette nouvelle aventure ; elle écrit à son fils des lettres furieuses de colere, vante sa prévoyance, & ne ménage pas même les termes ; la Comtesse de *Willicza* devenue Princesse de L...., profite de cette occasion pour prouver les injustices qu'on lui avoit faites, & raconter les détails de la jeunesse obscure de *Coraly*. Cet orage fit une terrible impression sur le Duc, qui eut le malheur de rougir intérieurement de sa femme ; il lui avoit caché cependant ces fâcheux événemens ; lorsqu'un dernier trait troubla sa raison & désola son cœur.

La Comtesse écrivit à *Coraly* une lettre dans laquelle elle lui disoit que son mari lui avoit défendu toute cor-

respondance avec V .... ; qu'il étoit la fable de Paris, puisque sa femme passoit pour une complaisante coupable ; qu'elle ignoroit s'il avoit *tort ou raison* ; mais qu'elle ne pouvoit résister à l'autorité d'un mari, & en général aux pédanteries de toute une famille.

Madame de *Morsheim* après avoir un instant réfléchi sur cette lettre, la porte à son mari, dont l'esprit étoit trop affecté pour ne pas voir que cette démarche seule atteftoit mieux l'innocence que les vraisemblances ne l'accusoient. Il eut dans un moment de colere la foiblesse de lui montrer les lettres de sa belle-mere, & de lui raconter tout ce qu'on disoit à Paris.

Elle l'écoute sans répondre un

mot, obferve bien tous fes mouvemens, & fe retire tranquillement dans fa chambre. Après deux heures de réflexion, fon parti fut pris. Le lendemain étoit le jour où le corps diplomatique fe raffembloit. Les affaires politiques donnoient lieu à de fréquens & longs entretiens. Elle profite d'un de ces jours pour quitter V.... & laiffa fur fon fecretaire la lettre fuivante.

« Je ne fais fi c'eft un crime de vous quitter fans vous en avoir prévenu, mais je fais que mon intention m'abfout. Je retourne chez moi, d'où je ne fortirai que pour être placée dans le même tombeau que mon pere. Mes torts ne font pas ceux qu'on m'impute; mais ma naiffance, ma fierté en font que votre altiere

famille ne me pardonnera jamais. Le Ciel m'est témoin que je mets ma gloire & mon bonheur à vous posséder. Mais puisque le vôtre est de ne plus m'avoir, faites cesser ces liens dont vous avez la foiblesse & le malheur de rougir. Puisse l'ambition, & une mere impérieuse vous dédommager d'un cœur innocent, & d'une femme qui ne respiroit que pour votre félicité. De ce moment je quitte votre maison, votre nom, votre livrée; je ne conserve de vous que votre image & le souvenir de ce que je vous fus chère. Ce n'est pas assez sans doute pour ma félicité, mais c'est beaucoup dans mon infortune. Ne vous imaginez pas cependant que je me croie obligée à laisser jouir les auteurs de mes maux de leurs

leurs nombreuses iniquités ; du moment que je cesse d'être à vous, je recouvre les droits de la nature. Je dois un aveu à votre tranquillité; la femme que vous avez choisie n'a point déshonoré votre choix. Malgré ce qu'invente & sur-tout ce qu'inventera la calomnie, je vous atteste devant le Ciel que je suis innocente. Et c'est cette innocence qui seule me rendra ma solitude précieuse; c'est cette innocence, qui me donnera ce courage de l'ame, sans lequel les méchans vous ajoutent à leurs trophées. Je n'ignore pas que je ne suis rien par moi-même, mais la vertu persécutée est quelque chose. Plus d'une fois elle a ébranlé le trône des Rois; jugez si elle ne peut pas aussi abattre l'orgueil des grands

cruels. Adieu, Monſieur le Duc; reprenons chacun nos titres.

CORALY.

En partant, elle prévint le Vicomte de *Burjac* de ſon arrivée. Cette lettre fort laconique le jetta dans d'étranges inquiétudes. Ne pouvant y tenir, il vole au-devant de la Ducheſſe qu'il rencontre à Nancy. C'eſt là qu'il apprend la cauſe de ſon départ précipité, & le deſſein d'aller enterrer ſes chagrins dans la retraite. Le Vicomte blâma ce départ imprudent & d'autant plus inexcuſable que c'étoit le ſeul de ſes torts. « Continuez votre route, lui dit-il, Madame; je vais à V.... Vous & votre mari y avez peut-être également beſoin de moi. Le Duc ne vous connoît pas. Il connoît moins en-

core le Chevalier de *Noménil*. J'espere qu'il est temps encore de venir au secours de mon ami. »

La Duchesse arriva le lendemain chez elle, où son premier soin fut de se rendre compte de sa position. Son ame étoit toujours également tranquille. Elle s'applaudissoit de sa résolution..

Cependant le Vicomte étoit déjà à V..... Le Duc de *Morsheim* si piqué contre sa femme qu'il avoit appris son départ sans chagrin, le reçut avec assez de froideur. Nous aurons le temps, dit M. de *Barjac*, d'examiner, ou pour mieux dire, de vous prouver vos injustices; il s'agit d'un point plus important. Vous paroissez ignorer que M. de *Noménil* travaille fortement à vous

remplacer ; que sa famille puissante vous dessert hautement, & que le Ministre ébranlé croit que les intérêts du Roi seroient confiés à des mains plus adroites s'ils étoient dans celles de M. de *Noménil.* Votre mere toujours haute & précipitée n'a pas cru de sa dignité d'entrer dans quelques détails. Je viens ici pour m'instruire, & je pars dans deux jours pour Versailles, où je parlerai en homme qui a vu. M. de *Barjac* joignit des preuves à ses assertions. Le Duc stupéfait & convaincu, éprouva tout à la fois les tourmens de la haine, les remords qui suivent l'injustice, & l'embarras de prendre un parti.

On prit celui cependant de laisser retourner le Vicomte avec la double

inſtruction de faire ſentir à Madame de *Morsheim* les dangereuſes conſéquences des réſolutions trop bruſques, mais auſſi les regrets d'un époux ſenſible & foible.

Fin de la premiere Partie.

MÉMOIRES

DE

MADAME LA DUCHESSE

DE MORSHEIM,

OU

SUITE DES MÉMOIRES

DU VICOMTE DE BARJAC.

SECONDE PARTIE.

A DUBLIN,

DE L'IMPRIMERIE DE WILSON.

M. DCC. LXXXVI.

MÉMOIRES

DE LA DUCHESSE

DE MORSHEIM,

Pour servir de suite aux Mémoires du Vicomte DE BARJAC.

PENDANT que ces dispositions se faisoient, la Duchesse arrangeoit de son côté le plan philosophique de sa future existence. Convaincue que sa naissance & son éducation feroient

à chaque instant naître des difficultés, elle abjura sans retour la société, où elle n'avoit éprouvé que des gênes, de la jalousie & des amertumes. En vain la fortune & l'amour se réunissent pour détruire les préjugés de la naissance, ils échouent. Malheur à quiconque sort du rang où le destin l'a fait naître. N'avons-nous pas vu dans ce siecle un Ministre au sein des richesses & de la gloire, honteux de son ancien état, ambitionner un ruban, compter pour rien ses propres talens, parce qu'il ne pouvoit se mettre à côté des grands qui le courtisoient? C'étoit un fardeau pour *Coraly* d'être exposée aux airs protecteurs d'une belle-mere impérieuse, & d'une foule de demi-grands qui croyoient infiniment la

flatter

flatter en la reconnoiſſant pour ce qu'elle étoit.

Ces idées lui étoient aſſez naturelles, mais les principes d'un homme dont elle fit la connoiſſance à ſon retour de V...., les confirmerent. C'étoit le Comte de *Martens* qui venoit d'acheter une terre dans le voiſinage. Son nom eſt fort connu. Mais, comme tous ceux dont on a beaucoup parlé, il a pluſieurs réputations contradictoires. Pour donner une juſte idée de cet homme aſſez extraordinaire, nous indiquerons quelques traits de ſon caractere. Il avoit paſſé ſa vie à étudier les mœurs dans les bons Romans, au théatre, & dans la ſociété. Obſervateur exact, il cherchoit dans le monde, les perſonnages des livres, & dans les li-

très bien faits, l'image & la preuve de ce qu'il avoit souvent rencontré. Son indulgence se bornoit à supporter, mais n'alloit pas jusqu'à estimer ce qu'on appelle le beau monde. A portée long-temps d'avoir vu les grands, & leurs singes; les riches & leurs esclaves, il jugeoit cette superbe espece avec une vérité désespérante; fatigué de voir la faveur aveugle, ou les caprices royaux déplacer éternellement le mérite, les vertus, les talens, le zele; de voir le manege des cours, la confusion des états, les succès de l'audace; d'entendre des jugemens absurdes, des louanges gauches, les vers des Académiciens : il s'étoit retiré plus enchanté de ce qu'il ne verroit plus, qu'inquiet de ce qui l'attendoit;

C'étoit un homme de soixante ans, instruit de tant de choses, que la littérature, les sciences & l'histoire lui fournissoient sans cesse de nouveaux alimens.

Aussi-tôt qu'il sut la Duchesse de *Morsheim* dans sa terre, il fut curieux de connoître une femme que la Renommée avoit tour-à-tour exaltée & déchirée devant lui. Il saisit la premiere occasion de vérifier les récits de cette espece de Divinité, qui va dans tout l'Univers racontant à une Nation ce qui se passe chez l'autre. Il trouva une femme d'une beauté séduisante. Une douce tristesse répandoit sur tous ses discours, ce charme qui ne peut être senti que par les ames délicates & recueillies. Les premiers entretiens roul-

lerent sur les nouvelles du jour, sur les personnages qui occupoient la scene, sur les livres qui surprenoient un moment l'attention des hommes. Tous les deux sentoient le besoin qu'ils alloient avoir mutuellement l'un de l'autre ; mais la Duchesse résistoit à l'agrément d'une conversation qui auroit peut-être dérangé sa solitude, & le Comte connoissoit trop bien l'insuffisance de la raison, pour se reposer sur elle de l'exécution de ses plans. Sans s'ouvrir sur leur situation respective, ils se voyoient avec plaisir, mais sans cet empressement, & cette intimité qui conduit aux confidences, se nourrit pendant long-temps des événemens passés & s'accroît par les rêves heureux pour l'avenir.

D'ailleurs le retour précipité du Vicomte amena un nouvel ordre d'idées. Il représenta avec douceur que le premier sacrifice d'une femme à l'homme qu'elle épouse, est sa liberté; que dans nos mœurs, une séparation d'éclat étoit le commencement d'un tort; que le Duc en renonçant au droit de s'en plaindre, expioit une premiere faute, c'est-à-dire un soupçon qui prenoit sa source dans un sentiment vif; qu'il sollicitoit enfin l'oubli du passé.

La Duchesse remercia son officieux ami, & après l'avoir assuré que sa docilité égaloit sa reconnoissance, elle ajouta, au moins reste-t-il à une femme le droit de dire ses raisons. Elle les exposa en ces termes:

« Avant de vous ouvrir mon
» cœur ſur une foule de petits cha-
» grins qui depuis long temps, ſans
» me rendre abſolument malheu-
» reuſe, éloignent cependant la
» gaieté & ne réaliſent point l'eſ-
» pérance du bonheur, je vous dirai
» d'abord que je n'ai jamais cru à
» cette ſupériorité d'un ſexe ſur un
» autre; ſans faire l'eſprit fort, je
» ne vois pas pourquoi l'obéiſſance
» eſt un de nos devoirs. Ayant éga-
» lement beſoin l'un de l'autre,
» ayant les mêmes défauts, les mê-
» mes droits, la même origine, la mê-
» me influence dans la ſociété, la
» même deſtinée, pourquoi les fem-
» mes reconnoîtroient-elles une
» dépendance, qui feroit dans le
» cours de la vie une douleur ſourde

» & insoutenable? si cette dépen-
» dance existe, ce n'est pas d'un
» sexe à un autre. Mais un être
» foible, timide, borné, reçoit les
» loix d'un être fort, audacieux,
» intelligent. Si vous supposez la
» même somme de bien dans un
» homme & dans une femme, il
» n'y a plus de distinction; l'éga-
» lité devient le fondement de leur
» union. Vous souriez;... dans
» un autre instant vous redresserez
» mes idées sur ce point. Mainte-
» nant laissez-moi continuer. Vous
» rappellez-vous que M. de *Mors-*
» *heim*, dans le commencement de
» notre liaison, proposa un hymen
» secret, voulant respecter, disoit-il,
» les préjugés de sa mere? d'abord,
» faut-il respecter des préjugés de

» cette nature ? est-ce ainsi qu'on
» doit nommer de véritables & or-
» gueilleuses foiblesses ? convenez-
» en ; lui-même a hérité un peu de
» la manie des ancêtres. Intéressée
» à bien connoître le mortel dans
» lequel je voulois concentrer ma
» félicité, je l'ai suivi dans toutes
» ses démarches, & j'ai vu que cer-
» tains souvenirs venoient quelque-
» fois inquiéter son imagination.
» Avez-vous remarqué les personnes
» avec qui j'ai soupé chez sa mere ?
» avez-vous remarqué que pendant
» mon séjour à Paris, elle n'est venue
» que deux fois chez moi ? ne croyez
» pas que je fasse un crime à mon
» mari de ne pouvoir vaincre ses ré-
» pugnances. Mais je voulois qu'il
» connût mieux son cœur, ce qui

» l'eût empêché de faire un mariage
» inégal ; ou que l'ayant fait, il eût
»'eu le courage de triompher de
» lui-même. Je ne voulois pas qu'il
» souhaitât intérieurement ma ré-
» conciliation avec la Comtesse de
» *Willicza*, qu'il n'aime ni n'estime,
» mais du nom de laquelle il croyoit
» tirer parti. Il devoit penser que
» jamais je ne pouvois donner un
» instant d'attention aux propos que
» les hommes appellent des senti-
» mens, & même aux sentimens
» involontaires que la nature inspire
» quelquefois malgré nous. Je n'ai
» pour moi que ma vertu, ma façon
» de penser, mon attachement ; ce-
» lui qui jette la plus légere indé-
» cision sur ces uniques biens, m'ôte
» la possibilité d'être l'égale des au-

» tres. Or, y a-t-il quelque chose
» d'insupportable comme de n'être
» pas l'égale de ceux avec qui l'on
» vit? A ces réflexions, ajoutez que
» ce n'est pas le Duc qui m'a appellé
» à V....; enfin, il y a des choses qui
» ne se disent point, & que l'amour-
» propre seul apperçoit. » — Permettez-moi de vous interrompre, ma chere *Coraly*, mais vous voyez avec des yeux prévenus; les passions font l'effet du microscope. Votre mari vous aime, il vous estime, mais il n'est pas parfait. « Il
» m'estime! je le crois bien. Il m'ai-
» me, je le sais. Mais vous autres
» hommes, vous avez quelquefois
» un amour si peu flatteur! Je
» vous l'avoue, être aimée n'est
» point assez pour moi. J'inspirerois

» la passion la plus désordonnée, que
» je desirerois beaucoup au-delà;
» On aime à l'ivresse une femme qui
» plaît. Moi je veux, ou pour mieux
» dire, j'osois vouloir, car aujour-
» d'hui tout est changé; oui je desire-
» rois que l'homme à qui j'avois lié
» mon sort, sentît quelqu'orgueil de
» posséder un être à lui tout entier;
» qu'il me destinât à devenir son
» conseil, & la dépositaire de cette
» confiance, le charme de l'amitié,
» & sans laquelle toutes les liaisons
» ne sont que des convenances; je
» voulois devenir pour lui un être
» absolument nécessaire, après qu'il
» auroit éprouvé mes qualités. Je
» sens bien qu'avec tout autre que
» vous ce discours seroit impardon-
» nable, & que le commun des hom-

» mes n'y verroit qu'un amour-pro-
» pre voiſin du ridicule ; eh bien !
» mon ami, il me ſervira à vous
» rendre ma penſée ; il faut aſſez
» s'aimer pour riſquer de ces choſes-
» là, il faut pouvoir entre ſoi avoir
» une ſorte d'entretien qui ne feroit
» pas ſupportable avec tout autre.
» Or, voilà ce que je ne puis eſpé-
» rer avec mon mari, qui croit que
» les affaires des Rois ſont les ſeules
» dont il doive s'occuper, & au
» bonheur duquel ſuffiſent ſans dou-
» te l'ambition & le phoſphore des
» grandeurs. Ah ! quand on con-
» noît les hommes, & ſur-tout les
» grands, peut-on ne pas plaindre
» & regretter celui qu'on perd pour
» de ſemblables raiſons ? »

Le Vicomte auroit bien pu ré-
pondre

TAYLOR INST. OXFORD

pondre d'un mot à tous ces beaux raisonnemens, & dire que cette force d'ame n'étoit pas chez le Duc de *Morsheim*; mais il préféra de l'excuser par des exemples & des détails qui ne peuvent trouver place dans ces Mémoires & propres à calmer *Coraly*, du moins s'ils ne la convainquoient pas. Mais enfin, continua-t-il, il faut prendre un parti, & ne pas renoncer au plaisir d'être ensemble, pour un orage qu'une lettre peut appaiser.

« Ce parti est tout pris. Je ne » quitterai jamais cette retraite, le » plus grand des bienfaits de la na- » ture, puisque j'y trouve la liberté » & l'indépendance; j'existe en- » core pour ce sentiment qui m'a » rendue si docile aux offres de

» M. de *Morsheim*. J'espere que la » réflexion, le temps sur-tout, » l'éteindront dans mon ame. Je mar» cherai sur les traces de ce vieil» lard ferme & vertueux qui m'a » laissé tous ses biens. Croyez-vous » que ce ne soit rien de ne pas con» noître les peines? Eh puis, vous » me resterez, vous qui avez vu » croître mon enfance, vous à qui » je n'ai jamais caché ni mes pen» sées, ni mes défauts; vous avec » qui j'aurois été heureuse, si la na» ture l'eût voulu; vous enfin qui » êtes mon seul maître, parce que » la reconnoissance vous donne tous » les droits sur moi. »

Le Vicomte crut qu'il falloit lui laisser le temps de régler son avenir, & reprendre cette conversation

ſelon les circonſtances. D'ailleurs il comptoit ſur M. de *Martens*, homme dont l'expérience en impoſoit, & qu'il connoiſſoit de réputation. L'ayant vu venir pluſieurs fois chez la Ducheſſe, il fut très-ſurpris de voir qu'elle ne lui avoit jamais parlé de ce qui s'étoit paſſé, quoique ces petits démêlés euſſent déjà acquis une publicité qui rendoit preſque la diſcrétion inutile. Cette reſſource lui manquant, il renvoie le projet de réconciliation à ſon retour de Paris où les intérêts du Duc l'appelloient.

Son premier ſoin fut d'aller chez la Ducheſſe mere qui voulut prendre ſes grands airs. Il les ſupporta un moment, à condition qu'ils ne reparoîtroient plus. Et après lui

avoir fait poliment comprendre, qu'il falloit chercher des protections à la cour & non protéger les autres; il l'instruisit de ce qui s'étoit passé, & de l'état actuel des choses. Elle prenoit vivement le parti de M. de *Noménil*, approuvoit la juste délicatesse de Madame de *Boquerville*; & ne pensoit qu'aux moyens de faire casser un mariage, qu'elle appelloit l'écueil de sa maison. « Laissez donc, » Madame la Duchesse, périr toutes » ces miseres, & allons au but: C'est » de la place de votre fils & non des » charmes de votre bru dont s'oc» cupe M. le Chevalier de *Noménil*. » Il parodie à V.... le ministere » du Duc de *Morsheim*, & supplée » par des mémoires adroits à ce que » ne dit pas son rival. Sa famille

» pendant cette manœuvre sollicite,
» & il est à craindre qu'elle ne
» réussisse. » A ces mots, la vieille
Duchesse demeura consternée. Elle
ne revenoit pas de ce qu'on eût seulement osé concevoir un pareil projet. Déjà elle veut aller jetter feu & flammes à Versailles. Ce moment-ci, n'est pas le regne des femmes, dit froidement le Vicomte, il est nécessaire d'éclairer les gens en place, & fort inutile de se plaindre. Laissez-moi faire quelques tentatives. Si elles sont sans succès, vous ferez, Madame, les derniers efforts. L'idée d'être réservée pour réussir là où d'autres auroient échoué, la calma.

Après ces premiers arrangemens, M. de *Barjac* fut chez la Comtesse

de *Boquerville*, embarrassée un moment, mais bientôt rassurée par l'air de confiance avec laquelle il entra dans les détails de ce qui s'étoit passé, il mit au plus grand jour l'innocence & les malheurs de son amie, & fit naître des remords dans l'ame bonne & trop facile de cette femme. Je veux aller à *Mont-séjour*, s'écria-t-elle, je veux révéler à mon amie comment j'ai été entraînée. Le Vicomte l'en détourna. Il connoissoit trop *Coraly* pour n'être pas sûr qu'elle ne rendroit jamais son amitié à une femme qui l'avoit condamnée après avoir été témoin de ses mœurs & de son indifférence. Il excusoit Madame de *Boquerville*, une de ces personnes qui croient que le bruit public est toujours fondé. Mais il

n'eut pas la même indulgence pour Madame de *Willicza* devenue Princesse de L.... il la rencontra un soir chez l'Ambassadeur de Malthe, & voici leur conversation. —— Vicomte, raffolez-vous toujours de votre petite parvenue ? —— Oui, j'aime & j'estime ces qualités à qui seules elle doit son rang. —— Quand je vous vois, je pense toujours à l'Impératrice de Russie, qui trouva plaisant de faire un Roi de son amant. Avouez cependant aujourd'hui que la plaisanterie étoit un peu forte pour le Duc, & qu'il faut être ce qu'il est pour s'être affublé d'une créature. —— Vous avez, Princesse, infiniment plus influé que moi sur ce mariage. —— Moi —— oui, vous. Ceci paroît un paradoxe, mais il

s'explique. Le Duc connoiſſoit vos aventures ſans nombre, votre caractere, tous les ſacrifices auxquels le beſoin & l'ambition vous avoient tour-à-tour ſoumiſe. L'amour mettoit en oppoſition, un eſprit agréable, cultivé, cette innocence qui n'a jamais rien craint, une ame étrangère à l'artifice ; jugez quelle impreſſion devoient faire ces vertus dans la ſituation où il ſe trouvoit. — Qu'eſt-ce que le Duc ſavoit, Monſieur ? une femme eſt-elle comptable des hommages qu'on lui offre ? Eſt-ce intriguer que de ſolliciter l'avancement d'un mari qu'on aime ? — Qu'on aime, Madame — qu'on l'aime ou qu'on ne l'aime pas, on ne ſe doit pas moins de faire ce qui peut l'avancer. Et puis vous êtes

fort mal inſtruit. Avant que le Duc eût vu le minois chiffonné de votre aventuriere, il m'aimoit. — Non, Madame, c'eſt mon ami, je ne ſouffrirai pas qu'on le calomnie. Premiérement il n'a jamais cru à vos charmes; & puis l'acharnement avec lequel vous le pourſuiviez, lui ôtoit même cette curioſité machinale qui jointe à une pointe de deſir, paroît une paſſion à des femmes que l'amour-propre aveugle. — Je ne comprends rien à vos impertinences alambiquées. — Je vais m'expliquer plus clairement, Princeſſe. Lorſque je n'avois pas l'honneur de vous connoître, je le ſollicitois pour vous. Voulant ſe délivrer de mes importunités, ſoit que ce ſujet lui déplût, ou ce qui eſt plus vraiſem-

blable, soit que je m'y prisse gau-chement, il me montra vos lettres, votre portrait. Je m'amusai à combiner les dates. Je trouvai la déclaration du second jour de votre connoissance, & il me semble qu'il commença par avoir le portrait; il est possible que je me trompe; vous devez mieux savoir que moi les époques momentanées de vos combats & de votre défaite. —— Ma défaite. Voilà ce que c'est de vivre avec des especes, on prend jusqu'à leurs expressions. Est-il concevable qu'un homme comme il faut se permette d'insulter une femme honnête? —— Est-il croyable qu'une femme honnête débute par vouloir avilir une femme dont elle connoît les vertus, & dont elle a cent fois admiré les

qualités en en rougissant de dépit ? —— Monsieur, je vais faire une scene. --- Vous vous en garderez bien, Madame. --- Je vais répéter à mon mari tout ce que vous avez osé me dire. --- Et moi, Madame, je vais le lui prouver. --- Eloignez-vous, Monsieur, vous ignorez ce dont je suis capable. --- Peut-être ne m'en doutai-je pas tout-à-fait, mais cependant je soupçonne beaucoup de choses.

La Princesse quitta le champ de bataille, & Madame de *Boquerville* si stupéfaite, qu'elle n'avoit osé placer un mot, commença à éclater en reproches contre le Vicomte, disant que jamais on n'avoit oublié les égards dus à son sexe, d'une façon aussi inexcusable. Alors avec le mê

me ſang froid, il lui dit ; quoi, votre ſexe aura le droit de calomnier l'innocence, d'imaginer une ſuite d'aventures à plaiſir, d'écrire des libelles ſous prétexte de lettres ? il déſunira les époux, livrera un homme aux tourmens de la jalouſie, une femme aux chagrins que flétriſſent la vertu injuſtement condamnée ? Quoi, la Princeſſe de L.... fera du Duc un ſot, de ſa femme un martyr, de vous une complaiſante, de moi un libertin, & j'aurai des égards pour ſon ſexe, & cette prétendue politeſſe lui donnera la facilité de nuire, & lâche témoin des malheurs & des larmes de mes amis, je me tairai & n'en impoſerai pas à la méchanceté trop accoutumée à l'impunité & aux ſuccès ? Non, Madame la Comteſſe, ce

ce n'est point ma maniere d'être poli. Madame de *Roquenson* dit tout haut que je suis un roué, elle m'a fermé la route des graces, je ne veux pas qu'elle puisse multiplier ses victimes, & je dis tout haut que c'est l'amas impur de tous les vices, & un vieux reste d'iniquités & de bassesse. Il y auroit cent fois moins de malheureux si on se liguoit contre les méchans. Toute la vengeance consiste à les faire connoître ; la différence qu'il y a entre eux & nous, c'est qu'ils ne réussissent que par les mensonges qu'ils inventent, & nous, par les vérités que nous racontons.

Croyez-vous que *Donyse* eût été quelque chose, si un pinceau fidele & courageux l'eût représentée au naturel, quand dans son petit hôtel fas-

tueusement mesquin, elle donnoit un conseil à un Evêque, de l'argent à un Capitaine d'infanterie, ses faveurs à un premier Commis, de faux avis à un Ministre? Pensez-vous que *Hizarina* fût venue à bout de déplacer trois honnêtes gens, si on se fût décidé à révéler au public que ses soupers n'étoient qu'un long espionnage, sa maison de campagne une embuche, son concert un piege? On voit ces menées & l'on se tait; les méchans comptent sur ce silence, & font de notre timidité l'instrument de leurs succès.

Enfin vous-même, Madame la Comtesse, n'avez-vous pas été innocemment leur complice? n'avez-vous pas sacrifié une femme que vous ne connoissez que par ses vertus, à *Ti-*

rês que l'opulence aveugle, au point de se croire très-offensée lorsqu'on s'avise de ranger au nombre de ses amis un homme qui n'est pas titré, dont les ressources sont nulles en tout genre; qui meurt d'ennui lorsqu'elle n'a pas un cercle de soixante personnes, au milieu duquel vous la voyez se promener tout d'une piece, distribuant à chacun de ces lieux communs qui peuvent s'appliquer à tous les visages, que l'on n'écoute point, ou que l'on oublie à l'aspect d'un excellent souper? Madame de *Boquerville* pleura & se tut.

Le Vicomte saisissoit toutes les occasions de mettre en évidence les principes de sa pupille devenue son amie. M. de *Vanbelle* qui le second

doit, lui apprit qu'il étoit cependant embarrassé d'un propos que lui avoit tenu un homme grave & grand partisan de la Duchesse de *Morsheim*. Elle n'a qu'un défaut, disoit-il, c'est qu'elle donne sa confiance avec trop de facilité. Et dans ce moment elle se livre aux conseils séditieux du Comte de *Martens*, dangereux pour une tête facile à s'exalter. M. de *Barjac* voulant mettre à profit un avis aussi sage, écrivit à Madame de *Morsheim*, pour lui recommander cette précieuse lenteur dans les liaisons, qui a du moins l'avantage de les rendre un jour plus piquantes & plus durables.

Madame de *Morsheim* fut d'autant plus surprise de cette recommandation, que le Comte avoit précisément

à ses yeux un caractere de vérité & de modération, qui s'accordoit bien mal avec les craintes qu'on vouloit lui inspirer. Le croyant aussi une des victimes de la calomnie, elle redouble d'intérêt pour un vieillard respectable à ses yeux par tant d'endroits. Elle résolut cependant d'exciter un jour la confiance; mais elle attendit pour cela le retour de M. de *Barjac* qui n'étoit pas éloigné, puisqu'il avoit réussi à faire connoître la vérité. Le Roi éclairé sur les faits, eut le rare courage non-seulement de revenir de ses premieres idées, mais d'en convenir en destinant le Duc de *Morsheim* à une autre ambassade. Alors le Vicomte ayant rempli le ministere de l'amitié, quitta sans peine une ville qui convient

aux gens riches, indifférens, oisifs, avides de jouir, mais non aux ames sensibles à qui la solitude est nécessaire pour perdre de vue les causes de leurs peines. Il revit avec transport sa modeste retraite où l'attendoit avec une douce impatience la belle *Melza*.

Après quelques instans donnés à cette fille intéressante, il s'empressa de porter le calme dans l'ame de la Duchesse. Quel bonheur de revoir les personnes qu'on aime, & de les revoir pour les consoler ! il lui fit un récit fidele de ses démarches, des succès qu'elles avoient eues, de la bonté du Roi, dont l'oreille est toujours ouverte à la vérité. Tout en parlant de ce Monarque, il ne put se refuser au plaisir de lui ré-

conter comme il venoit de faire, dans un des Ports de ſon Royaume, un voyage où il avoit mérité le titre du meilleur des Peres, ni de lui peindre la joie inexprimable dont il ſortoit de pénétrer un de ſes Parlemens, par la maniere franche & conſtante dont il avoit rendu juſtice à la ſolidité de ſes demandes. Ce triomphe en honorant la Magiſtrature, fait l'éloge du Prince. Revenant enſuite à l'inflexible douairiere, il ſupprima ſes hauteurs, mais appuya fortement ſur les regrets de Madame de *Boquerville*. Je la reverrai ſi vous le deſirez, dit *Coraly*, mais elle lira malgré moi dans mes yeux un ſentiment fait pour lui déplaire. M. de *Barjac* fit obſerver avec douceur

que cette sévérité extrême étoit un peu injuste, & qu'il ne falloit pas exiger cette harmonie de principes & de conduite qui seroit la perfection de la raison. Il rendit mot pour mot sa scene avec la Princesse L.... *Coraly* la désapprouva avec cette foiblesse & ce sourire qui prouvent que dans les plus belles ames, la vengeance est le cri de la nature ? Enfin on en vint aux motifs qui avoient donné lieu aux précautions contre le danger de hâter la confiance. M. de *Barjac* ne lui dissimula point que ses craintes sur sa liaison avec M. de *Martens*, étoient nées au milieu d'une conversation avec M. de *Vanbelle*. Je l'ai amené au point, répondit la Duchesse, de nous donner des détails, mais j'en ai toujours

éloigné le moment jusqu'à celui où vous pourriez être en tiers dans cet entretien. Ou toutes mes observations sont en défaut, ou cet homme mérite d'être développé. Il dînera demain ici ; nous profiterons de l'occasion pour acquérir des lumieres qui piquent ma curiosité.

Le reste de cette journée fut employé à raconter des détails sur la noirceur de M. de *Noménil*, la facilité du Duc, & une foule d'autres objets qui n'intéressoient que l'amitié.

Il avoit rencontré dans sa route le P. de H. qu'il connoissoit beaucoup. Grand admirateur de *Coraly*, il s'arrête. M. de *Barjac* suppose qu'il va joindre son Régiment. — Vous vous trompez, dit le P. ;

j'emploie mon temps d'une maniere bien plus agréable, & voici mon histoire. Vous savez que je ne suis pas riche. Cette position n'alloit ni à ma naissance, ni à mes goûts. J'ai saisi un moment favorable. J'ai rappellé avec une noble hardiesse le nom de ceux à qui j'ai l'honneur d'appartenir, & la nécessité absolue d'augmenter ma fortune; huit jours après j'obtiens dix-huit mille livres de rentes. Cette faveur me donne envie d'avoir un congé; je le sollicite, on me le refuse; je demande ma démission, le Ministre est confondu. Je m'y attendois. Un matin, je vais chez B. & lui conte mon affaire. Il jette *feu & flammes*. Je propose une partie de trictrac, & perds adroitement dix louis; mon

homme se calme ; il m'écoute ; j'obtiens mon congé, & me voilà enchanté de mes succès.

Le lendemain, le Comte de *Martens* étant arrivé, la conversation qui roula sur Paris, fournit aisément le prétexte de lui demander ce qui l'avoit éloigné de cette Capitale, si séduisante pour les gens d'esprit, qu'ils la tiennent pour leur véritable patrie. Il s'excusa d'abord sur l'indiscrétion de parler long temps de soi, sur le penchant à se flatter ; mais rassuré par les obligeantes réflexions de deux personnes animées d'un autre motif que celui de la simple curiosité, il commença en ces termes :

« Né avec une fortune suffisante » pour végéter dans la meilleure &

» la plus trifte des Provinces, je » me mis en tête dès mon jeune âge, » de l'augmenter au point de pou» voir vivre sans faste dans cette » ville dont vous parliez, & pour » me servir de vos expressions, » d'en faire ma patrie. Persuadé » que tôt ou tard la capacité devie» noit nécessaire ou utile, du moins, » je m'occupai tout à la fois des » études qui font un homme essen» tiel, & des agrémens qui font » pardonner le mérite. Malheureu» sement j'eus des succès dans un » âge où l'on ne donne que des espé» rances. Les événemens me pro» curerent la protection d'un Duc, » qui vouloit que Madame de *Pom» padour* se chargeât de mon avan» cement; elle me trouva gauche

» & peu de moyens. Il se retourne
» & veut me donner à un Ambassa-
» deur, qui me jugea adroit & trop
» délié. Je m'examinois. Il me sem-
» bloit que ce qu'on appelloit timi-
» dité, n'étoit chez moi que de la
» prudence dans le début, sûr que
» je montrerois assez de ce qu'on
» attendoit ; convaincu d'ailleurs
» qu'il valoit mieux ajouter un peu
» tous les jours à la premiere im-
» pression, que de la voir s'affoi-
» blir en ne l'augmentant pas. On
» ne se rebute jamais à Paris. Pour
» un ou deux objets manqués, il y
» a toujours dix espérances. J'en
» conçus de fortes de ma liaison
» avec un homme, artisan d'une
» fortune immense & que je m'ef-
» forçois de copier. Il commença

» par m'ouvrir sa maison, & m'assura qu'il forceroit les obstacles.

« » Mais les premieres difficultés » l'ayant lassé, il me trouva indiscret, parce que je ne me contentois pas des beaux projets qu'il » formoit pour moi. Les gens riches » ont une cruelle façon d'exhorter à » la patience.

« » Je versai mes amertumes dans » le cœur d'une femme qu'il aimoit. » Cette femme avoit aussi à se plaindre de sa générosité. Nous nous » permîmes insensiblement de dire » un peu de mal de lui; tout en » nous plaignant, nous nous consolions d'une part & nous nous vengions de l'autre; il soupçonna sans » pouvoir nous convaincre, & agit » comme s'il nous avoit convaincus.

» Je m'affectai d'autant moins de ce
» premier contre-temps, que je me
» trouvois alors à même de négocier
» avec un homme qui vouloit seu-
» lement me rendre millionnaire.
» C'étoit ce fou bienfaisant qui en-
» richissoit les gens comme il gué-
» rissoit les malades; passoit sa vie
» à faire des plans pour les Minis-
» tres, des projets pour les malheu-
» reux, des visites aux riches, des
» promesses à tout le monde. Bercé
» de ses chimeres, je commençai
» par en être l'instrument & finis
» par en être la victime; & pour
» n'avoir pas voulu m'associer à ses
» incroyables calculs, je mis contre
» moi un Ministre, deux grandes
» Dévotes, une trentaine de Jan-
» sénistes, beaucoup de gens de la

» Cour. Je lui disois que je me
» ferois Janséniste, Médecin s'il le
» vouloit; mais que pour ruiner
» cent personnes qui avoient la
» complaisance de nous laisser faire,
» cela étoit odieux. Cependant de
» cette foule d'ennemis ou de par-
» tisans, de protections ou de ven-
» geances que cette affaire m'avoit
» attirés, il me resta deux femmes
» de la Cour, célebres par leur es-
» prit, par leurs goûts, par leurs
» talens, quoique tout cela dans un
» genre bien contraire. L'une me
» jura une haine éternelle & m'a
» bien tenu parole, l'autre m'adopta
» & m'a fait beaucoup de bien, &
» encore plus de mal.

» Jetté dans un monde où mes
» penchans ne m'appelloient pas;

» n'ayant point ce courage qui brave
» les refus, les hauteurs, les hu-
» miliantes explications ; ayant
» toujours en tête les avantages
» qu'on peut retirer de la capacité,
» je m'appliquai à la politique, en
» cas qu'on voulût m'ouvrir cette
» carriere ; à l'économie, si l'on me
» plaçoit dans quelque partie d'ad-
» ministration ; à l'histoire naturelle,
» si l'on vouloit enfin profiter des
» bienfaits inépuisables de la na-
» ture. Peut-être m'accorde-t-on
» quelques lumieres dans ces trois
» genres. Le temps que je consa-
» crois à m'instruire étoit dérobé à
» l'intrigue, aux femmes, aux pre-
» miers Commis. Quand je crus être
» en fonds, je me mis à solliciter ;
» mais en homme qui desiroit sur-

» tout d'être examiné. Je fus tour-à-
» tour adressé à un Contrôleur-Gé-
» néral, qui me prouva que tous
» les deux nous n'étions pas à notre
» place; à un Ministre, qui me
» trouvoit trop sage, trop grave,
» qui estimoit mon travail, mais
» n'aimoit pas ma personne; à un
» homme en place, à qui je tâchois
» de dire ce qu'il devoit me ré-
» pondre; à des premiers Commis,
» qui me donnoient des conseils &
» des soupers de filles; on me de-
» mandoit des mémoires, & puis
» l'on me donnoit pour un homme
» à projets. Je me jettai dans les
» Princes. Je m'apperçus bien vîte
» que leurs trésors sont le patri-
» moine de ceux qui gouvernent
» leurs maisons, & qu'il falloit avoir

» les grands principes avec lesquels
» on commence par tout boulever-
» ser, pour s'assurer le temps de
» tout arranger. Las enfin d'aller
» de Paris à Versailles, des au-
» diences aux soupers, d'acheter
» des rendez-vous & des recomman-
» dations, j'abandonnai le tout à ce
» hasard aveugle qui a fait de *Cyrus*
» un Ambassadeur, de *Grùsebs* un
» Ministre, de *Symbei* un Premier
» Président, & de *Bomer* un distri-
» buteur des graces.

» Cet état a duré pendant trois
» années. Je me réveillai alors com-
» me d'un long sommeil, & décou-
» vris que de tous les hommes que
» j'avois vus, le plus ridicule étoit
» moi, qui m'étois toujours trompé
» sur le choix des moyens. Mes

» sens se calmerent. Ma vue s'étendit
» sur divers Royaumes, & je vis que
» par-tout les Rois ne sont pas mieux
» servis, les Sujets plus heureux,
» les Administrateurs plus experts,
» que l'esprit humain ne va pas au-
» delà de ce que nous faisons. Je vis
» que notre vie sociale est un chef-
» d'œuvre complet de ridicule; que
» les Prêtres de notre culte sont des
» Sybarites, ou des mendians in-
» sultant à leur religion par leur
» luxe, ou la déshonorant par leur
» misere; ils en éloignent par leurs
» disputes, ou l'avilissent par leur
» ignorance; que nos loix ne sé-
» vissent que contre le coupable in-
» sensé qu'il faut plaindre & enfer-
» mer, & non juger & détruire;
» qu'elles affligent la raison, tour-

» mentent notre espece, & servent
» tour-à-tour d'instrument à la ré-
» bellion & au despotisme ; que nos
» finances coupent toutes les routes
» de la circulation, & sont les meres
» nourricieres de ce luxe corrup-
» teur qui dévore les Empires ;
» qu'elles épuisent le Peuple, cor-
» rompent le tiers-état, & alterent la
» Noblesse ; que le Soldat permanent
» est une invention qui a métamor-
» phosé une grande partie de l'Eu-
» rope en citadelles ; que c'est une
» plaisanterie de détruire les serfs
» & de faire des esclaves qui doivent
» soudoyer leurs gardiens ; que la
» plupart des Rois sont des peres
» qui passent leur vie à manger l'hé-
» ritage de leurs enfans ; que les
» Théatres sont la boîte de Pandore ;

» plupart des hommes. Voyez *Vol-*
» *taire* arrivant à Paris ; voyez *Rouf-*
» *feau* partant de ce monde ; & vous
» avez l'explication de tout ce que
» je ne dis pas. »

La Ducheffe qui l'avoit conftamment écouté, lui dit, je comprends; que ce ne font pas vos actions, mais vos opinions qui vous ont donné tant d'ennemis. Permettez-moi de vous dire, Madame, continua-t-il, que la feule chofe qui faffe des ennemis, c'eft le défaut de fortune, & *Alkinfon* (*) amendé & pilorié fera tout ce qu'il voudra. Si les irrégularités donnoient des ennemis, *Cléon*, que nous avons vu un pied fur l'échafaut ; *Damis*, qui a re-

(*) Anglois riche de quarante millions, à qui l'on a fait rendre gorge.

gorgé ses déprédations ; *Ergasto*, qui a vendu si souvent sa voix & son éloquence, se montreroient-ils aujourd'hui dans les Cours ? Qui n'y reçoit-on pas ? qui n'excuse-t-on pas ? que n'oublie-t-on pas ? que ne déguise-t-on pas ?

Ce que les Ministres, les gens de guerre, les beaux esprits appellent des ennemis, sont ceux qui font leur fortune & leur réputation ; l'homme qu'on loue n'est rien, celui dont on ne parle pas est quelque chose, celui dont on dit du mal est un homme : que de satyres contre JOSEPH, FRÉDÉRIC, CATHERINE, *North*, *Pitt*, *Choiseul*, *Necker!* quel silence sur K... sur C... sur H... sur S... sur cette foule de

Vice-rois,

Vice-rois, dont on ne fait seulement pas les noms !

J'avois oui dire que les femmes avoient trop influé sur l'emploi de votre temps, ajouta le Vicomte. C'est un article, repliqua M. de *Martens*, sur lequel il est difficile de s'expliquer, parce qu'on ne peut convenir de ses torts qu'en faisant présumer les foiblesses des objets de nos passions. Cependant je déguiserai les noms.

Les femmes, dont le regne est à moitié passé dans ce siecle, n'ont jamais été plus dignes cependant de commander aux hommes. Elles ont les mêmes charmes, puisque la nature ne peut jamais varier sa marche, & possedent bien plus de lumieres, & une sorte d'esprit plus analogue

à notre façon de penser. Je nommerai celle à qui j'ai été le plus attaché, *Déidamis*. On ne juge pas mieux, on parle rarement aussi bien & plus rarement encore se trompe-t-on autant sur le choix des moyens. Ma gloire & mes succès étoient chez elle une passion; mais au lieu de mesurer ses prétentions à mes talens, elle tournoit sans cesse les yeux vers quelques favoris de la Fortune, qui, sur les aîles de cette Déesse, avoient franchi rapidement les obstacles que suscite moins la jalousie des rivaux que la multitude avide des aspirans; d'ailleurs intrépide dans les difficultés, & mêlant toujours une nuance d'agrément aux objets les plus sérieux; faisant succéder les amusemens aux distrac-

ctions, & mettant toujours un plaisir à côté d'une affaire. Cette maniere donne une société nombreuse, des protecteurs froids, des amis inutiles & des ennemis dangereux.

Une autre femme qui long-temps occupa ma pensée, c'est *Théonis*. Imagination de feu ; esprit pénétrant ; éloquence naturelle, pleine de cet amour-propre qui sent qu'il ne dégénere pas en vanité. La passion de *Théonis* étoit de regner non-seulement sur les volontés, mais aussi sur les pensées, sur les goûts de son amant. Jusque dans sa tendresse il y avoit je ne sais quoi d'impérieux qui le mettoit un peu au-dessous d'elle, & lorsqu'on lui ménageoit avec infiniment d'adresse certaines vérités qui tendoient à établir cette

égalité si douce & si naturelle, elle avoit l'air de faire le plus dur des sacrifices, & montroit tout ce qu'il lui en coutoit pour *descendre*. Les amans mettent dans leur langage une innocente familiarité que la nature rend commune à tous les hommes, mais que notre prétendue décence a retranchée. Quand je suivois cet usage, une rougeur involontaire couvroit son visage irrité & trahissoit son ame fiere. Mais à ce petit défaut & à trois autres près, on trouvoit chez *Théonis* toutes les ressources. Noblesse de procédés, aisance dans les manieres, attention dans le commerce de la vie, intérêt soutenu aux plus petits événemens, complaisance, chaleur dans le sentiment, & l'on éprouvoit quelque

orgueil à s'être assujetti une partie de tous ces avantages.

Le Vicomte de *Barjac* continua long-temps cette conversation. Les questions de *Coraly* donnoient lieu à de plus grands éclaircissemens. Le Comte s'étendoit d'autant plus volontiers qu'il croyoit qu'on l'écoutoit avec plaisir. Il se trompoit cependant sur la source de cette satisfaction. Elle venoit moins de ce qu'on entendoit, que de la joie de trouver sa conduite sans la moindre irrégularité.

Depuis cette séance la liaison devint plus intime, ou du moins l'agrément d'être ensemble ne fut-il plus mêlé d'inquiétude pour l'avenir. Quand on est condamné à des réserves & qu'on est obligé de réfléchir

à tout ce qu'on dit, la société est un tourment.

M. de *Barjac* étoit de son côté d'autant plus satisfait, qu'il pressentoit le moment où il alloit avoir besoin de M. de *Martèns* pour vaincre les résolutions de la Duchesse. Il avoit reçu des lettres de son mari qui le pressoit de mettre la main à une réconciliation. Son penchant & peut-être quelques remords la lui rendoient nécessaire. Le Duc n'avoit pas le courage de faire revenir sa femme dans une ville témoin de cette petite scene; mais comme on lui avoit annoncé que sa destination alloit changer, il vouloit profiter de cette occasion & mener la Duchesse avec lui.

Le Vicomte essaya d'abord avec

TAYLOR INST. OXFORD

beaucoup de douceur l'ufage de fes pouvoirs ; dès le début voici ce qu'il lui fallut entendre : « vous fentez bien, mon ami, qu'il ne s'agit pas d'ici d'un inftant d'amour-propre à facrifier. Mes réfiftances fe fondent fur la connoiffançe de mon caractere. Quand je ne puis plus porter l'eftime jufqu'à l'enthoufiafme, mes manieres prennent quelque chofe de froid qui jure avec la chaleur de mon ame. Mon mari me reverroit, mais il n'auroit plus la même femme. Mes foins feroient réfléchis, mes complaifançes étudiées, mes difcours préparés ; d'ailleurs êtes-vous bien fûr qu'un mari puiffe aimer long-temps une femme qui aura à lui pardonner. Le feul bonheur qu'il puiffe encore tenir de

moi, eſt d'entendre raconter des choſes qui flatteront ſa vanité. »

Le Vicomte réfuta ſes raiſons, & obſerva que ſur un pareil ſujet les illuſions étoient faciles ; que ſi le Duc avoit des torts, ils n'attaquoient pas ſa délicateſſe, & que ſi nous voulions nous traiter avec cette inflexibilité, nul des liens qui uniſſent les hommes ne ſubſiſteroit. Voyant ſon éloquence échouer, il eſpéra quelque choſe du temps, un peu du Comte de *Martens*, & beaucoup d'une lettre que M. de *Morsheim* devoit écrire. Pendant que la Ducheſſe s'occupoit de ſon exiſtence future, & d'un plan de vie qu'elle vouloit exécuter, le Vicomte paſſa quelques jours chez lui où l'arrangement de ſes affaires l'appelloit, &

sur-tout la santé de la belle *Melza*. Cette personne tendrement attachée à M. de *Barjac*, jugeant par ses courses continuelles, qu'elle lui étoit peu nécessaire, cédoit au chagrin qui la dévoroit, chagrin d'autant plus vif qu'elle n'osoit non-seulement le faire paroître, mais même le laisser deviner, & peut-être ce secret mourroit au fond de son cœur sans un petit événement qui le révéla. Seule un jour, dans une grotte de feuillage pratiquée entre deux hêtres; ayant sur ses genoux une écritoire, le Vicomte la surprit contemplant un portrait avec des yeux attendris. Il le reconnoît bientôt pour le sien, & se retire ne voulant pas montrer à quel point il étoit sûr de son bonheur. Mais ayant pris une

autre route, il la rejoignit de façon qu'elle pût l'appercevoir de loin. Dès qu'elle le vit elle glissa le portrait dans l'écritoire, la ferma, & fut au-devant de lui. Son amir la ramena dans la grotte, & prenant occasion de l'endroit qu'elle avoit choisi pour ses rêveries, il lui demande si son état lui laissoit quelque chose à desirer. Elle élude long-temps la réponse; cependant pressée avec tant de douceur, elle obéit à son penchant naturel, la confiance. Vous exigez, dit-elle, que tous mes petits chagrins passent dans votre cœur, je vais vous les dire. Je ne puis échapper à un souvenir; il fait mon tourment depuis que je vous aime. La maniere dont nous avons fait connoissance dépose étran-

gement contre ma délicatesse ; il est juste que vous pensiez au passé avec autant de répugnance que moi, & sûrement vous allez bien au-delà de mes torts, de mes malheurs, sans que j'aie le droit de m'en plaindre. Lorsque je n'ai vu dans vous qu'un homme aimable, je n'ai aspiré qu'à vous plaire ; depuis que je vous ai connu, j'ai senti le besoin de vous intéresser, & sur-tout j'ai senti que j'en avois presque perdu le droit. Votre générosité me comble de reconnoissance ; mais comme elle n'est pas un don de votre cœur, elle ne suffit pas à ma félicité. Voilà les idées qui me tourmentent, & qui malgré moi empoisonnent une existence que vous vous efforcez de rendre heureuse.

Le Vicomte calma ces précieuses inquiétudes, & lui jura que le goût le plus vif avoit inspiré les arrangemens qu'il avoit faits; que ses absences fréquentes étoient une dette qu'il payoit à l'amitié, & que s'il lui taisoit l'objet de ses courses, c'est qu'il n'étoit pas maître des secrets d'autrui.

Puisque vous entrez avec tant de bonté dans mes peines, j'aime mieux n'en cacher aucune, continue *Méza*. Vous aimez trop Madame la Duchesse. Je n'ose pas être jalouse; mais j'ai des peines. Vous m'avez dit dernierement, que si je pensois à me marier, vous me saviez un époux. Peut-être étoit-ce pour m'éprouver ! Mais ne sentez-vous pas que j'aime mieux cent fois vous servir,

servir, que de l'être par qui que ce soit ? Tenez, lisez & voyez. (Elle lui montra un écrit & une boîte. L'écrit étoit un contrat de rentes, & la boîte renfermoit de l'or & des diamans) ; je n'ai pas cru devoir dans le temps vous révéler un secret qui vous prouve que la sincérité & la délicatesse ne sont pas toujours l'appanage de la grandeur. Ces présens étoient du Chevalier de *Noménil* qui trouvoit plaisant, écrivoit-il à un de ses amis, d'enlever la maîtresse de l'un & la femme de l'autre.

Melza le croyant intimement lié avec M. de *Barjac*, craignit d'occasionner une scene, & crut qu'une femme prudente devoit ensevelir ces sortes d'événemens. Comme elle n'avoit aucun moyen de ren-

voyer ces préſens, elle les avoit gardés juſqu'au moment où elle pût comprendre par les entretiens de ſon ami, qu'il étoit moins lié avec le Chevalier, qu'elle ne l'avoit ſuppoſé.

Surpris de tout ce qu'il apprenoit, plus touché encore des ſentimens de *Mekza*, il employa les expreſſions les plus fortes pour lui dire que les erreurs du paſſé étoient la faute de ſa ſituation, & qu'il paſſeroit ſa vie à les lui faire oublier; que s'il avoit parlé d'époux, c'étoit pour lui donner à connoître qu'elle ne ſatisfaiſoit point à la néceſſité en demeurant avec lui.

Les hommes ſont flattés d'inſpirer ces ſortes de ſentimens libres. Ils ſe perſuadent qu'un cœur qui les choi-

fit est préférable à celui qui profite des convenances, & c'est peut-être la maniere d'expliquer certaines liaisons que les femmes séveres ne peuvent pas même comprendre.

Depuis cette ouverture, le Vicomte fut plus assidu; la Duchesse eut alors un peu plus besoin de M. de *Martens*, car ce sont toujours nos besoins qui décident & hâtent le moment de l'intimité. La premiere confidence de la Duchesse eut pour objet les nouvelles instances de son mari nommé à l'ambassade de V.... ambassade de faveur, soit par la nature des affaires, soit par la raison des liens qui unissent les deux Cours; sa lettre respiroit moins la tendresse que l'ambition, & il y avoit sur-tout une tournure extré-

mement adroite pour promettre de l'indulgence & un entier oubli du passé.

Flottante entre un sentiment vif encore, quoique blessé, & le secret plaisir de jouer un rôle ; intimidée du blâme général qui lui reprocheroit de résister à un époux, & de négliger sa fortune ; réfléchissant sur sa position & se voyant avec un ami de dix ans distrait par des goûts qui commandent des sacrifices, & un ami de deux mois qui avoit des vertus & des ennemis ; elle ne pouvoit se dissimuler qu'il lui manquoit cette expérience qui seule rend nos résolutions victorieuses & nos plans invariables ; qu'il lui manquoit une amie à l'épreuve des apparences trompeuses, des conseils intéressés

& des propos calomnieux ; que sa retraite seroit envisagée par les uns comme un asyle que sa vertu cherchoit contre les dangereuses persécutions de M. de *Noménil*, & par les autres comme une ressource de l'amour-propre indigné de la froideur d'un époux inconstant.

M. de *Martens* ayant pesé toutes ces raisons dans la balance de l'impartialité, sentoit pleinement la difficulté de donner un conseil. Il commença par des phrases générales. Rien n'est si rare, dit-il, que de voir dans ce monde les gens à leur place. Ou des talens supérieurs nous éloignent de celle marquée par la société, ou nous nous abandonnons à la nature qui ne connoît ni les rangs, ni les conventions de l'amour.

propre, ni les dures conditions que le riche a faites avec le pauvre. Elle n'a pas destiné une orpheline intéressante par ses vertus & sa douceur à parler le langage des Cours, à prendre le masque de la politique, à monter sa pensée aux vastes projets de l'ambition, l'amour aveugle, en unissant vos cœurs, n'a pu prévoir la nouvelle carriere qu'a choisie votre mari; s'il eut continué le métier des armes, il auroit donné des momens à la Cour, quelques mois à son Régiment, & le reste de sa vie à sa famille. Une pareille distribution est compatible avec la félicité d'une femme raisonnable; mais la trouverez-vous jamais au milieu des hauteurs d'une maison impérieuse, ou à des Cours qui prodiguent leurs

honneurs & leurs distinctions à l'ancienneté d'un nom ?

La Duchesse comprenoit sur-tout ce que le Comte ne disoit pas, & se confirma d'autant plus aisément dans ses premieres pensées, qu'elle leur donnoit un fondement plus irréprochable. Elle conclut donc en disant que leurs penchans devoient céder à leur destinée ; lui, vivre dans l'éclat où la fortune l'appelloit, & elle dans la retraite où son premier sort l'avoit condamnée ; qu'elle y cultiveroit des vertus qu'il retrouveroit un jour ; que les affaires des Rois laissent peu de temps aux regrets ; & qu'enfin cette confiance entiere qu'elle desiroit être son ouvrage, seroit celui du temps.

Cette résolution une fois prise,

Madame de *Morsheim* ne s'occupe que de la façon d'employer ses jours avec le plus d'utilité.

Elle donnoit une grande partie de ses matinées à la lecture, & choisissoit les auteurs qui écrivoient d'après leurs sensations, & non ceux qui ne cherchoient qu'à corriger ou embellir les autres. Ces contes éternels sur l'éducation, ces romans métaphysiques où l'amour-propre joue un si beau rôle & l'amour un si ennuyeux, ces peintures des mœurs Angloises qu'on dit si fidelles & qui sont si monotones, ces personnages qu'on donne pour bisarres, & qui paroissent si communs ; ces petits maîtres qui sont si lourds ; ces conversations si puériles, je veux dire niaises, & qui feroient des enfans

de petits bavards, si l'on s'en rapportoit à l'Académie pour ces sortes de choix ; ces poëmes en prose, cette morale épique, ces imaginations si froides & si boursoufflées, ces mémoires si minutieux, si mal écrits, tout cela ne lui étoit connu que par les journaux, si équitables dans leurs louanges, & si bien éclairés sur ce qu'ils décident. A plus forte raison ne s'occupoit-elle pas de ces volumineuses compilations de projets, qui prouvent les regrets de leurs auteurs, & l'impuissance de soutenir l'utile nullité dans laquelle l'administration croit devoir tenir leur tête & leur plume.

Le dîner, où l'on trouvoit une chere délicate, succédoit à la toilette. Les convives étoient ordinai-

rement le Comte de *Martens*, le Vicomte, M. de *Stoudemont*, l'Abbé de *Vezilles*, & quelques personnes choisies dans un voisinage assez nombreux. M. de *Stoudemont* étoit un homme d'esprit qui n'avoit jamais bien su ce qu'il disoit, ce qu'il vouloit, ce qu'il faisoit. Mais il déraisonnoit avec graces ; il ne vouloit que ce qui plaît aux autres, & il ne faisoit la cour qu'aux vieilles femmes ; il avoit la manie des vers, mais ils n'étoient pas fades ; il jouoit mal de la basse, mais il ne la prenoit que lorsqu'elle étoit nécessaire, & l'on fait presque toujours plaisir lorsque l'on se sacrifie ; il avoit une voix sourde, mais on ne l'entendoit que dans des *duo* bouffons, où des grimaces, de la précision, & de la

hardiesse tiennent lieu de sons & d'harmonie. Il étoit bien un peu officieux; mais un mot corrigeoit l'excès des attentions.

L'Abbé de *Vezilles*, au courant de tout, avoit le premier les bons mots de la Capitale, le détail des chûtes & des succès, les relations de *Mesmer* & de *Blanchard*, le plan de l'emprunt & le monstre du Chyli, le bulletin des coulisses & la liste des graces; sa correspondance étoit plus curieuse cent fois que le Journal de Paris; ses anecdotes plus malignes que la feuille de Fréron; il nommoit les douze Elus, qui, conduits par le Grand-Prêtre d'Isis, devoient aller voir *des Ombres* à Lyon; il avoit reçu du Baron de la Cl.. z.. les titres du Prince

d'Albanie, & du Bailli de Cr... les pieces authentiques de la naissance & de la fortune du petit *Michel*; il montroit la déclaration des objets contenus dans un carton devenu fameux; il travailloit à l'opération philosophique avec le P. de L. & fournissoit des filles à l'Abbé de C.... il étoit en relation avec Cagliostro pour des opérations magiques; avec M. de Condorcet pour humilier les Parlemens; avec un C. au P. pour la conduite d'un procès; avec L** pour les bonnes noirceurs; avec l'Abbé *Royou* pour les satyres; avec l'Abbé *Lapin* pour les gravelures; avec B. pour les petits vers; & avec Madame de G. pour les anecdotes un peu scandaleuses. Tout cela mis en

œuvre par un homme du monde qui s'exprimoit avec graces & brodoit avec ménagement, remplissoit agréablement ces momens de conversations oisives, où l'on a égard aux langueurs de la digestion.

La Duchesse permettoit aussi à *Melza* de venir le matin à sa toilette. Peut-être croyoit-elle devoir cette attention au Vicomte ? d'ailleurs elle écoutoit volontiers une personne que le bonheur de sa position ne rendoit pas insensible aux désagrémens de son état.

Qu'on joigne à ces occupations utiles & agréables, diverses correspondances qui flattoient également son amour-propre & ses goûts, & qui formoient tout à la fois son cœur & son style, & l'on aura le

tableau de sa vie entiere. Elle recevoit régulièrement des lettres de Madame de G.... dont les écrits respirent l'indulgence ; qui donnoit des bornes au sentiment & à la sagesse ; qui tenoit toujours prêt un conseil pour un embarras, une consolation pour un chagrin, un service pour une occasion. Il y a un genre de peines qu'il est si doux de confier ! le plaisir de les verser dans le sein compatissant d'une amie, est au-dessus du mal qu'elles causent. Un ami de *Socrate* (cet Ecclésiastique dont il avoit le portrait dans sa galerie) causoit avec elle assez régulièrement, & comme son caractere est gai, sa mémoire bien meublée & son esprit abondant, ses lettres étoient instructives &

piquantes. Il laissoit percer dans toutes l'indifférence avec laquelle il faut traiter les choses d'ici-bas ; non par mépris, non par dédain, mais parce que l'instabilité de tout ce qui sort de l'esprit humain ne peut, à le bien prendre, causer ni peine ni plaisir, puisqu'il est si aisé de prévoir le terme de l'un & de l'autre.

Si l'on rapproche ce genre de vie de celui que Madame de *Morsheim* auroit mené dans les Cours, l'on conviendra sans peine que sa raison la rendoit plus heureuse mille fois, que les prospérités d'une maison qui lui eût toujours été étrangere.

Au milieu de cette douce existence, elle souhaitoit de la partager

avec son époux ; car, malgré l'ardeur qui l'avoit précipité dans la carriere politique, & les reproches qu'il méritoit peut-être, elle conservoit ces tendres sentimens que rien n'efface dans les ames vraiment sensibles.

De son côté, le Duc de *Morsheim* voyant que ses lettres ne rétablissoient point cette entiere confiance, & cette intimité précieuse, se décida à venir lui-même à Mont-Séjour ; & y surprit la Duchesse un peu embarrassée, mais enchantée de cet heureux retour.

Le Comte de *Martens*, qu'il y trouva, lui déplut, soit qu'il soupçonnât ses conseils contraires à ses vues, soit que son air naturellement froid & réservé produisît cette pre-

miere impreſſion. Mais ce premier moment d'humeur s'abſorba bientôt, dans les douces ſenſations qu'il éprouva en revoyant les lieux témoins de ſes ardeurs.

C'étoit au mois de Mai; ils ſe trouvoient à la promenade avec le Vicomte & M. de *Martens*. Ceux-ci engagés dans je ne ſais quelle diſcuſſion, ou reſtés peut-être quelques pas en arriere pour les laiſſer plus libres, le Duc preſſé du beſoin de s'expliquer, commença un entretien qui devoit embarraſſer *Coraly*. Il la ſollicita de revenir ſur le paſſé, d'examiner avec quelle douceur il avoit gliſſé ſur le bruſque départ de V... & s'étoit ſoumis à ſes plans; il la conjura de voir que quand même il ſe fût un moment égaré

dans des ſoupçons peu réfléchis &, ſi promptement déſavoués, ce n'étoit pas une faute ſi inexcuſable; qu'elle avoit été expiée par le plus vif repentir, & qu'une injuſtice momentanée étoit moins offenſante cent fois que la facilité avec laquelle elle avoit renoncé au bonheur d'être enſemble.

Elle repliqua à ce diſcours accompagné de marques de tendreſſe, que la réſiſtance d'une femme n'étoit jamais qu'une opinion, puiſque ſon mari, arbitre de ſa deſtinée, étoit toujours le maître de ſubſtituer des ordres à des conſeils; mais que ſi elle avoit mis autant de fermeté dans ſon plan, c'eſt qu'elle croyoit la félicité de ſon mari attachée à ſon abſence. Peut-être ſuis-je dans l'er-

reur, mon ami, mais voici comme j'ai vu les objets. « *Coraly* pouvoit
» être la compagne douce & atten-
» tive d'un homme, qui, loin des
» Rois & de la Cour, eût vécu pour
» la raiſon & pour elle; mais *Coraly*
» Ambaſſadrice, & n'ayant, à la
» premiere Cour du monde, ni
» l'avantage de la naiſſance, ni cet
» uſage qu'on attend, ſur-tout des
» femmes de ſa Nation, eſt entié-
» rement déplacée. Il eſt trop dur,
» mon ami, d'occaſionner à chaque
» inſtant une réflexion déſagréable,
» de lire ſur les phyſionomies un éton-
» nement indiſcret, & de valoir à
» ſon mari un reproche tacite ou un
» ridicule. Quand je reçus dans ces
» lieux mêmes votre cœur des mains
» de l'amour, il n'étoit pas queſ-

» tion de partager votre marche glo-
» rieuſe, & lorſque j'inſiſtois ſans
» ceſſe ſur l'inégalité de nos condi-
» tions, vous me diſiez, que rendus
» à la vie primitive, il étoit égal
» d'avoir des Princes ou des Ber-
» gers pour aïeux. Votre famille,
» vos devoirs mêmes peut-être, vous
» ont commandé d'autres ſoins. Vous
» n'entendrez point mes murmures
» ſur cet article. J'inſiſterai ſeule-
» ment pour que cette paiſible re-
» traite ſoit le prix de mes ſacrifi-
» ces. » —— Vous ſavez, ma chere *Coraly*, qu'on vous a toujours un peu reproché des idées romaneſques. Examinez-vous, & voyez ſi vous n'aimez pas un peu à prendre les routes inconnues au reſte du monde. —— Ai-je tort de les pren-

dre, si elles me menent au genre de bonheur qui me convient. Peut-être m'aveuglai-je? Mais voici ce que je me dis :

« Qu'ai-je éprouvé de la part de » votre mere? Qu'ai-je fait qui ait » dû lui déplaire? Devois-je être » victime de ces retours vers la » grandeur de son nom qu'elle a » cru terni? Qu'ai-je éprouvé de » la part de la Comtesse de *Boquer-* » *ville*, confidente de toutes mes » pensées, témoin dans ces mêmes » lieux de mon inflexible conduite » avec M. de *Noménil*? Je voudrois » que vous eussiez entendu ma con- » versation avec lui. Malgré mes » principes, je sais que je ne connois » pas votre monde, & qu'un hom- » me habile & méchant peut m'avoir

» perdue, déshonorée avant que je
» l'aie ſeulement ſoupçonné. Je
» ſais que je n'aurai jamais beau-
» coup de ce qu'on appelle de l'uſa-
» ge, ſoit parce que le raiſonne-
» ment ne le donne pas, ſoit auſſi
» peut-être parce que je ne peux
» point l'eſtimer. »

Le Duc réfuta comme il put d'auſſi ſolides raiſons, & ſe borna à lui demander de venir au moins paſſer un mois avec lui à Paris. — Ordonnez, repliqua-t-elle, j'obéis; mais penſez combien de déſagrémens m'ont préparé la fierté de votre mere, l'inconſéquence de Madame de *Boquerville* & les noirceurs de Madame de *Willicza*; penſez, mon ami, que ſi vous ne me voyez que ſous un jour défavorable, votre

penchant diminuera, & que mon embarras involontaire produira des ſcenes qui l'éteindront tout-à-fait.

Vous êtes trop éloquente, repliqua M. de *Morsheim*, avec un peu d'humeur; les refus obſtinés humilient; craignez de vous faire illuſion ſur leur ſource. *Coraly* rougit, ſentit ſes yeux ſe gonfler de larmes, ſerra la main de ſon époux, en diſant, rentrons.

Un quart-d'heure après, le Vicomte parut dans ſa chambre, & la trouva faiſant faire ſes malles. Il la blâma un peu ſéchement peut-être, & lui dit qu'à la fin la patience d'un époux s'épuiſoit. C'étoit pour la premiere fois depuis treize ans qu'elle avoit vu le viſage de M. de *Barjac* ſeulement ému. Dans la

circonſtance, cette eſpece de vivacité lui porta au cœur.

Sans montrer toute ſa ſenſibilité, elle écouta ſes remontrances, ſoupira, & répondit, je pars; mais défendre les larmes à ceux qu'on mene au ſupplice, c'eſt bien dur! Le Vicomte attendri de ſon côté, repliqua, penſez donc que deux ou trois perſonnes ſavent vos raiſons, que vous mettez contre vous le reſte du monde entier. Ce n'eſt pas aſſez d'être innocente, on doit à ſes amis de la paroître. — Eh! doit-on auſſi à ſes amis d'aller rallumer les diſſentions domeſtiques & renouveller des propos auxquels ils ne peuvent tenir? doutez-vous que je n'aime mon mari? mais puis-je me diſſimuler qu'il eſt des poſitions où une femme

eſt

est un fardeau ; que cet homme qui m'aime sans doute, est foible par caractere ; que les siens enflés de leurs succès, étoufferont, s'ils le peuvent, des sentimens qu'ils conservent malgré eux. Toute mon innocence ne me dérobera pas au ridicule ; je risque le dégoût d'un homme qu'on fera rougir de son hymen. Vous-même, Monsieur, vous servirez de prétexte aux calomnieux sarcasmes. Qu'y avoit-il de plus innocent que notre voyage ? quel parti n'en tire pas tous les jours la Princesse de L. ? vous savez que j'ai ignoré long temps le sort de *Melza*... Enfin, parcourez toutes les époques de ma vie, & voyez avec quelle malignité on les a tournées contre moi. Et j'irai, sans raison,

livrer de nouveaux assauts, & verser de nouveaux pleurs?

Le Vicomte ébranlé, lui demande si elle étoit entrée dans tous ces détails avec son mari? —— Est-ce qu'on donne à l'innocence le temps de s'expliquer? on dit que je suis romanesque, & vous-même, mon ami, ajoutez que je mettrai l'univers contre moi. Si je réponds que je ne vois nulle raison pour changer ma façon de penser, & que je ne puis pas courir après le suffrage d'une multitude injuste & ennemie du bien, on me blâme, on m'appelle philosophe, on m'accuse de faire l'esprit-fort. Eh bien, oui, je souscris à tout. Mais qu'on me laisse mes jardins, mes livres. Singuliers êtres que les humains! ils poursuivent,

déchirent qui les recherche, & ne pardonnent pas au petit nombre qui fait se passer de leurs plaisirs, de leur société, d'eux-mêmes enfin.

Le Vicomte après cet entretien, dit à M. de *Morsheim*, je ne sais si c'est enchantement, mais cette femme finit toujours par avoir raison; & après avoir long-temps examiné les inconvéniens & les avantages de ce projet, ils se déciderent à la laisser dans sa terre. Peut-être, ajouta le Duc, M. de *Martens*, son oracle, déploiera-t-il les brillantes ressources de sa philosophie. M. de *Barjac* profita de cette occasion pour faire revenir le Duc d'une prévention injuste, & lui donner l'idée qu'il devoit prendre du caractere de M. de *Martens*, en l'assurant que ses con-

seils n'égareroient jamais personne.

Le Duc fit sa paix avec elle ; mais cependant blessé intérieurement de cette premiere résistance, il ne lui pardonnoit pas un autre genre d'inflexibilité, l'écueil de la philosophie de la plupart des hommes. Leur amour-propre se souleve à la moindre apparence d'un refus. Dans l'idée de sa femme, les suites d'une complaisance passagere pouvoient fournir un prétexte à la malignité. Jusqu'à quel point cette opinion peut-elle la justifier ? c'est ce que nous n'examinerons pas.

A peine M. de *Morsheim* fut à Paris, que de prétendus amis *uniquement touchés de sa gloire*, l'avertirent qu'il n'étoit question que des extravagances philosophiques de sa

Coraly, qui avoit fait de son château un Palais de fée, qu'elle n'étoit entourée que de beaux esprits, ou de gens à talent. Non-seulement elle avoit des concerts, mais un Parnasse tout entier, le tout sous la direction du pédantesque *Martens*; que jamais on n'avoit imaginé une société aussi ridicule; que M. de *Barjac* malgré tout son enthousiasme avoit pensé à la retraite, & préféroit les langueurs de sa Circassienne aux beaux esprits du château. Ce tableau étoit de l'invention de la Princesse de L. & la vieille Duchesse l'avoit pris à la lettre. Son fils étoit bien intérieurement convaincu de la fausseté de ces calomnieuses inventions, mais il n'avoit ni le courage, ni les moyens d'en imposer. Il faut une certaine

éloquence, & de la force d'ame non-ſeulement pour réſiſter à la multitude, mais pour vaincre en détail les préjugés, la crédulité, l'entêtement, les jugemens précipités, tout ce qu'on trouve enfin dans le monde. Il ſuppoſoit d'ailleurs, que ſi ſa femme étoit inſtruite de ces bruits, elle emploieroit tout pour les faire ceſſer. Mais craignant qu'on ne lui diſſimulât les propos, il crut ſa raiſon intéreſſée à prouver par un coup d'éclat qu'il n'entroit pour rien dans ce phébus & dans cet arrangement. Il écrit à ſa femme, que puiſque la ſolitude eſt pour elle un beſoin, il ne peut s'oppoſer à ſes penchans; mais qu'il y a d'invincibles raiſons qui ne lui permettent pas de demeurer plus long-temps dans

celle qu'elle a embellie ; qu'il la prie de choisir entre sa maison de V...., son hôtel à Paris, où sa terre de *Visenebre* en Touraine.

On se tromperoit, si l'on prenoit le Duc de *Morsheim* pour un homme foible & borné ; bien différent de *Tirésias*, il avoit cette noble fermeté qui lui auroit fait risquer sa tête pour conserver son honneur ; les provocations du Baron *Linguet* ne lui eussent pas causé la moindre angoisse. Mais sa délicatesse étoit excessive, & puis, il est extrêmement rare de posséder ce nerf dans les opinions qui finit par triompher de celles des autres.

Madame de *Morsheim* ne voulant pas être soupçonnée de suivre les conseils du Comte, ne lui dit rien

de cette lettre, & répondit à son mari, qu'elle tenoit cette habitation d'un pere, dont les volontés étoient sacrées; qu'elle y vivoit à portée d'un bienfaiteur à qui elle devoit son éducation, & dont les conseils lui étoient souvent nécessaires; que si ses entours lui déplaisoient, elle étoit prête à en faire le sacrifice, & qu'il pouvoit prescrire le genre & le nombre de personnes qu'elle devoit voir; qu'au reste elle ne mettoit qu'une seule restriction à son obéissance, c'est que son patrimoine seroit le seul bien dont elle jouiroit; qu'elle recevroit sans peine des preuves de son souvenir, mais que les terres, les dots, les pensions, seroient des objets entiérement bannis de leurs arrangemens.

Le Vicomte à qui elle montra sa lettre, lui apprit qu'il en avoit aussi reçu une de son mari, & que si elle vouloit réformer cet étalage de sciences & de beaux arts, & sur-tout l'Abbé de *Vésilles*, l'amour-propre de son mari seroit satisfait.

Il lui en coûta sans doute de détruire l'édifice de sa félicité, & de renoncer à des plaisirs si innocens. Mais enfin, elle s'y décida. Elle pria l'Abbé de *Vésilles* de lui faire un certain nombre d'emplettes, & le chargea d'un voyage dont elle fit les frais; le Comte de *Martens* la prévint & s'abyma dans sa retraite. En quinze jours tout le reste fut dispersé, elle demeura seule avec des livres, & n'eut pour société, que le Vicomte, qui même, ne laissa

plus *Melza* aller à Mont-Séjour.

Ce premier triomphe enhardit la Princesse de E. Elle insinua à la Duchesse mere qu'avec quelque protection, il seroit possible de faire casser un mariage auquel il manquoit plus d'une formalité essentielle. Cette proposition fut accueillie avec transport par Madame de *Morsheim*, mais rejettée si fiérement par son fils, qu'on crut devoir attendre un instant plus heureux. Déjà il s'étoit apperçu des mauvais offices qu'on lui avoit rendus à Versailles. Il reconnut sans peine l'esprit caustique du Chevalier de *Noménil*, qui avoit travesti différens petits événemens. Et comme un ridicule est rarement sans effet, il conjectura que ceux donnés à sa femme par Madame

de L.... & joints à ceux que lui avoit ménagé le Chevalier, pouvoient refroidir ſes amis & quelques auguſtes protecteurs. Tourmenté par ſes idées, il ſaiſit l'occaſion d'une affaire peu importante en elle-même, mais ſuffiſante pour un prétexte, & il retourna à ſon poſte.

Coraly, de ſon côté, trouva ſon genre de vie un peu triſte. Les livres n'occupent que ceux qui en font; ils diſtraient les autres; & ce n'eſt pas aſſez d'être diſtrait, quand on eſt toujours vis-à-vis de ſoi-même. M. de *Barjac*, affligé des ſuites d'un mariage qu'il croyoit devoir faire la félicité de deux êtres que l'amour avoit ſi bien unis, mettoit dans ſes diſcours une teinte ſombre, de ſorte que leurs entretiens finiſ-

ſoient toujours par des réflexions morales.

Six mois ſe paſſerent de cette façon. Cette exiſtence n'eſt pas ſans doute un grand malheur, mais elle tient l'ame dans une diſpoſition à la triſteſſe qui change les contrariétés en chagrins, & les accidens en malheurs. Je mets au nombre des chagrins, ce qu'éprouva Madame de *Morsheim* à l'occaſion d'un événement funeſte.

Les ſoins de M. de *Barjac* diminuoient un peu. Ce n'eſt pas qu'il eût épouſé les opinions de ceux qui accuſoient la ſévérité de la jeune Ducheſſe; mais ſon goût pour *Melza* étoit fort augmenté depuis quelque temps, & cette perſonne avoit en effet dans le caractere quelque choſe

fait

fait pour attacher. Voulant tenir par toutes sortes de liens à son amant, elle avoit imploré le Ciel pour devenir mere. Ce vœu de la nature plaît toujours à l'être des êtres, & il l'exauce; preuve sans doute qu'il pardonne ceux qui oublient quelquefois de mettre l'Eglise dans leur confidence. Mais respectant des préjugés utiles, elle ensevelissoit sa honte & son bonheur dans l'intérieur de son appartement; & le Vicomte ne voulant pas la livrer entiérement à elle-même, étoit plus assidu. La connoissant davantage, il avoit pris ces sentimens qui naissent de la pratique des vertus & du charme du caractere. La Duchesse devinoit tout cela, & n'osoit faire aucun reproche, soit parce qu'il est des attaches

mens dont les hommes n'aiment pas à convenir ; soit parce que l'amitié délicate n'est pas exigeante, & n'a pas même l'air de deviner ce qu'on veut qu'elle ignore. Ce moment tant souhaité du Vicomte & de *Melza* arrive. Qui leur auroit dit qu'il seroit l'époque où cesseroit pour eux deux la félicité ! La mere infortunée eut sa vie en danger dès la premiere heure des tourmens. La consternation du Chirurgien allarmoit tout ce qui l'entouroit. Appercevant que son art échoueroit & qu'il falloit une victime, il fait un signe cruel au Vicomte ; *Melza* le voit. « C'est mon enfant, dit-elle, » c'est mon enfant qu'il faut sauver. » Ne m'abusez pas, dites-moi seu- » lement qu'il faut mourir. Aussi-

» bien sentai-je qu'il ne me reste » qu'à me soumettre. Ma force m'a» bandonne. O vous que j'ai tant » aimé, ne refusez pas une larme » à mon état, & je meurs avec » moins de regrets ! Bientôt je ne » pourrai plus parler, ma tête s'appe» santit ; si j'existe encore, montrez» moi mon enfant, mettez-le un ins» tant sur mes levres, peut-être qu'il » me restera encore après mon tré» pas un reste de chaleur, de senti» ment, & que tout n'est pas insensi» ble, quoique tout semble détruit. »

En vain on s'efforçoit de l'encourager par une utile erreur, elle perdit connoissance, & bientôt après la mort frappant un double coup, M. de *Barjac* eut sous les yeux un fils qui n'avoit jamais vécu & une

mere qui ne vivoit plus. Ce spectacle effrayant lui fit une impression profonde d'horreur & de tristesse. Il donne les ordres nécessaires à son valet-de-chambre, & part pour Mont-Séjour, où plongé dans la douleur, il s'enferme dans son appartement. La Duchesse instruite par celui de ses gens qui l'avoit accompagné, donna des larmes à tant de malheureux. Elle ne monta point chez le Vicomte, eut soin qu'il ne lui manquât rien, s'informa sous main de sa santé, & le laissa trois jours sans lui faire seulement demander de ses nouvelles. Le quatrieme, il parut à midi dans son appartement, en état de parler de sa douleur. *Coraly* lui exprima à quel point elle la partageoit; elle avoit envoyé chez lui

M. *Bozon* (son Intendant) pour s'assurer si ses ordres avoient été exécutés. De ce moment ils passoient les jours ensemble, lisant plus qu'ils ne parloient, & faisant souvent des réflexions sur la façon, dont peu à peu se *décomposoit leur félicité*, & sur les sources de pleurs que l'amour avoit ouvertes.

Ils fortifierent leur ame contre les événemens & imploreient la Providence, qui donne le courage de les supporter, si elle ne peut les prévenir. Ce fut alors que M. de *Barjac* apprit les détails de la persécution suscitée à M. de *Martens*. Il lui écrivit sur le champ pour l'armer contre les efforts de la calomnie, & le pria d'accepter la moitié de sa maison, jusqu'à ce qu'ils fussent

convenus des mesures à prendre contre l'injustice & le malheur.

M. de *Martens* reçut la lettre du Vicomte sans surprise. Il est des hommes que les beaux procédés n'étonnent jamais. Il ne refusa rien, mais avant de céder à la méchanceté, il voulut combattre. Je vous avouerai, ajouta-t-il, que je ne me suis pas arrangé pour mettre les rieurs du côté de la Princesse. Il y a sans doute bien de la noblesse, mais aussi bien de la duperie à servir de pâture aux méchans ; & cette méthode évangélique n'entre pas dans mon plan. Je vais à Paris consulter le Public, pour savoir qui a tort ou raison de Madame la Princesse ou de moi. S'il me condamne, je viendrai subir mon jugement dans la retraite ; s'il

m'abſout, j'aurai appris, (non à la Princeſſe, peu m'importe de l'inſtruire) mais à ſes imitateurs, qu'il eſt dangereux de troubler, d'enlever à certaines gens, un bien auquel ils ont tout ſacrifié. Il réaliſa ſon plan, en effet ; & ce fut par lui qu'on eut les premiers détails des nouveaux malheurs qui s'amaſſoient ſur la tête de *Coraly*. Les deux ambaſſades du Duc de *Morsheim* avoient occaſionné d'énormes dépenſes. On avoit compté ſur les graces à venir plus que ſur les moyens préſens. La Ducheſſe mere qui trouvoit au-deſſous d'elle de s'occuper de ſes affaires, répondoit aux plaintes de ſes créanciers qu'elle feroit une ſcene à ſon Intendant, & répétoit qu'inceſſamment elle vouloit penſer

à des réformes. Ce dérangement commençoit à faire du bruit. Il n'y avoit pas long temps que la Capitale avoit retenti des suites malheureuses de l'inaptitude des Grands, ou de leur impardonnable négligence. La Princesse arrive un matin chez la vieille Duchesse, & d'un air effaré, j'ai trouvé le moyen, dit-elle, de réparer le désordre des finances du Duc. Je puis lui faire épouser une fille qui aura deux millions au moins le jour de ses noces, & le double à la mort de ses parens. Il faut seulement casser cette espece de mariage. J'ai consulté deux Avocats. L'un dit que cela est possible avec de l'argent, l'autre pense que du crédit & de l'habileté assurent le succès. Il faudroit seulement acqué-

rir des preuves de l'intrigue avec le Chevalier de *Noménil*, pour avoir le prétexte d'entamer une séparation.

Le Comte ignoroit ce plan. Il avoit seulement instruit M. de *Barjac* de la situation des affaires. Dès que *Goraly* fut au fait, son parti ne tarda pas à être pris. Elle vendit ses diamans, quelques contrats, en forma une somme de cent vingt mille livres, avec laquelle elle appaisa l'inquiétude journaliere de ces créanciers impitoyables, que les besoins font sans cesse trouver sur vos pas. Elle étoit même déterminée à de plus grands sacrifices, s'ils pouvoient prévenir un éclat. On chargea M. B.... un des Notaires de Paris le plus solide & le plus zélé, de recevoir & de distribuer les

fonds. C'étoit lui qui avoit dressé son contrat ; voilà pourquoi elle lui donna la préférence. Il reçut seulement défense expresse de nommer la personne qui fournissoit les deniers, soit parce qu'elle ne vouloit pas être citée, soit aussi parce que la vieille Duchesse n'eût pas mis à ses dépenses les bornes salutaires qu'on sollicitoit. Tout s'exécute avec autant d'habileté que de secret. M. de B. le crut éventé lorsqu'il vit entrer un jour dans son cabinet la Princesse de L.... Elle venoit lire le contrat de mariage du Duc, ce contrat, ajoutoit-elle en soupirant, la honte & la ruine d'une illustre famille. Après l'avoir épilogué, elle sonda la conscience du Notaire, en lui insinuant que des choses qui pa-

roissoient mal au premier coup-d'œil, font quelquefois la félicité de bien des gens. Et puis elle entame un portrait de la jeune Duchesse, dans lequel ses mœurs, son caractere, ses sentimens étoient présentés sous de si horribles couleurs, que le Notaire fut un instant effrayé. « C'est cette femme dont » les folies couteuses ont ruiné la » maison de son mari; des concerts, » des musiciens nombreux, des ac- » teurs, une maison où il y a tou- » jours cinquante personnes; des » pensions à droite & à gauche, que » vous dirai-je enfin, des extrava- » gances auxquelles le Trésor Royal » ne suffiroit pas. Il m'est venu une » idée, Monsieur; est-ce que ce » contrat ne donneroit point lieu à

» quelque séparation ? — de bien ;
» Madame ? — de bien & de
» corps — il ne faut point de pré-
» textes, il suffit d'avoir des rai-
» sons ; — avec les séparations, on
» n'est libre qu'à moitié ; — on ne
» l'est pas même du tout, & l'on ne
» peut jamais le devenir. — Je
» croyois que la loi bienfaisante
» venoit au secours de la raison
» quand elle s'étoit égarée, & qu'il
» y avoit des moyens pour n'être
» pas condamné à un repentir sté-
» rile. Si l'on prouvoit, par exem-
» ple, qu'une femme a tous les
» vices ? — C'est une raison d'in-
» compatibilité. — Pardonnez, je
» cherche à m'instruire. J'ai un de
» mes parens qui proposa une fois
» cent mille francs à son Notaire
pour

» pour lui donner un ſimple con-
» ſeil, & changer un mot à un
» acte. — Madame la Princeſſe,
» vos gens ſont là, dit le Notaire,
» en ſe levant. — Eh bien donc,
» je reviendrai pour couler cette
» affaire à fond, je veux vous en
» parler plus en détail. — J'eſpere
» que vous ne l'oſerez pas, Ma-
» dame. » Elle ſort.

Quelles mœurs ! quelle femme ! Cependant le dérangement de M. de *Morsheim* devint un de ces événemens dont Paris s'occupe pendant quelques jours. Le cri général fut contre la foibleſſe du mari & les diſſipations de la femme. On connoît le déchaînement de cette ville, quand la calomnie ou la médiſance lui livrent une victime. La voix de M. de *Mar-*

tens se perdoit au milieu des préventions de la multitude. Il ne pouvoit sur-tout parer les coups qu'on portoit à Versailles. Des gens qui connoissoient l'amour de l'ordre chez le Roi, profiterent de cette circonstance pour insinuer que lorsqu'on avoit perdu la considération, dont la personne sacrée d'un Ambassadeur devoit s'entourer, on faisoit rarement bien les affaires d'un grand Royaume.

Survint alors l'incroyable prétention d'une Puissance ambitieuse qui ne vouloit céder le pas à qui que ce soit. M. de *Morsheim* mit un peu de mollesse dans la défense des anciens usages, & fit même, il faut l'avouer, une imprudence dans un Etat où elles sont si importantes.

Alors la Duchesse mere lui envoya M. de *Vanbelle* pour le préparer aux événemens, & lui conseiller de réparer son dérangement par un autre mariage, ou de prévenir, par une démission volontaire, une espece de disgrace. La différence est légere entre la nécessité & l'ordre de quitter une place. On lui exagéra la colere du Roi, la mauvaise intention des Ministres, & le crédit de ses rivaux. Il rejetta d'abord cette proposition; mais pressé par des lettres insidieuses, il finit par dire que si *Coraly* vouloit accepter une forte pension & y consentir, alors il feroit le plus cruel sacrifice à sa famille & à ses créanciers.

Jusqu'où va l'aveuglement! un homme ruiné qui veut faire une

pension ! & à qui ? à une femme riche & indépendante des hommes & des événemens.

Le Comte de *Martens* n'avoit pas laissé ignorer à la jeune Duchesse la crise des affaires, & progrès rapide du mal. Il ajoutoit même qu'il falloit disposer son ame à un de ces revers qui, dans les Cours, suivent de si près la grande faveur. S'étant bien pénétrée de ces lettres, elle en conféra avec le Vicomte. « Mon parti est pris. Mon mari » est à la veille d'un chagrin vio- » lent ; mes raisons cessent. Je vole » auprès de lui, il me reste assez de » bien pour qu'il s'apperçoive à » peine de son changement d'état. » Peut-être mes foibles conseils » présentés par la plus tendre amie

» tié, ne seront-ils pas inutiles. »

Son projet s'exécute; elle se rend à V... raconte à son mari ses craintes & ses résolutions, ses projets & ses vœux.

Le premier sentiment fut un remords. Touché jusqu'aux larmes de tant de générosité, il souhaita son rappel, pour consacrer à une femme si noble ce qui lui restoit de jours. La lettre suivante étoit malheureusement parmi celles qu'on renvoya de Mont-Séjour, à Madame de *Morsheim.*

« Vous n'ignorez pas, Madame, » la fâcheuse situation où se trouve » votre mari, également imprudent » & foible. Ses amis font toute espe- » ce de sacrifice pour lui conserver » son poste. Vous pouvez y con-

» tribuer & vous couvrir de gloire.
» Des arrangemens de famille exi-
» gent une diſſolution de mariage.
» Soyez aſſez généreuſe pour faci-
» liter cette reſſource unique. Vous
» verrez par la lettre de votre mari,
» *qu'il y conſent*; & ſa famille ac-
» cepte la condition qu'il y met. Si,
» comme je n'en doute pas, vous
» donnez cette preuve d'amitié à un
» homme à plaindre, vous voudrez
» bien adreſſer votre procuration
» au Notaire B... On commencera
» tout de ſuite le procès qu'il faut
» faire pour la forme, & bientôt
» vous deviendrez tous les deux
» libres & heureux.

LA PRINCESSE DE L.....

Cette lettre fit peu de ſenſation ſur Madame de *Morsheim*; mais le

consentement de son mari abattit son courage & vainquit sa raison. Reprenant l'un & l'autre au bout de quelques jours, elle fait dresser cette procuration cruelle & la lui porte. Mon sort est entre vos mains, dit-elle ; mais selon ce que vous ordonnerez, je rentre dans mes droits. Il tombe à ses genoux, déchire cet acte odieux, & lui apprend qu'il quitte pour jamais le service des Rois & la société des hommes ; qu'il va vendre ses terres ; qu'il lui restera assez pour conserver un séjour qui a vu naître ses sentimens & ne les verra jamais finir.

Il se disposoit à demander son rappel, lorsque le Comte de *Martens* arriva à V..... sans y être annoncé. Nous avons dit que le dérangement

du Duc avoit été divulgué, exagéré, & accompagné de détails calomnieux. C'est là marche de la populace, & ce mot ne signifie pas seulement cette foule obscure qui écoute sans comprendre, répete sans savoir, & n'examine jamais si elle se contredit, se dégrade. Nous entendons cette portion nombreuse d'êtres oisifs, bornés, répandus dans toutes les classes, depuis la Cour jusqu'aux cafés. Elle se repaît des malheurs, des imprudences; & ne lâche une proie, que lorsque les événemens lui en livrent une autre à dévorer. La disgrace d'un Ministre, la chûte d'un grand, l'humiliation d'une femme, le malheur de l'innocence, les éclats d'une justice rigoureuse, voilà ce qui l'alimente.

Un de ceux qui favoient tirer le meilleur parti de ces fortes d'événemens, c'étoit le Chevalier de *Noménil*. Outre fa malignité naturelle, il pouvoit ajouter aux bruits de la capitale, des inventions que perfonne ne pouvoit démentir, puifqu'il établiffoit le lieu des fcenes qu'il racontoit, à deux cens lieues de Paris. Il mêloit adroitement les prétendus ridicules de la femme aux torts du mari, & faifant contrafter les grands airs de la mere avec cette pofition humiliante, il mettoit les rieurs de fon côté.

Le Comte de *Martens* fut inftruit de ces lâches procédés; & l'on ne manqua pas de l'inftruire auffi, qu'il jouoit un rôle dans les gaietés fatyriques du Chevalier de *Noménil*. Il le rencontre un foir chez le Préfident

de S..... & on l'annonça dans un moment que le Chevalier se faisoit admirer, en racontant les *Veillées* de Mont-Séjour. Une personne de la société lui dit, arrivez, & écoutez une des meilleures Histoires. Il s'agit de ce fou de *Morsheim*. A ce mot, le Comte prit un air grave; le Chevalier ivre de ses succès, n'en continua pas moins. M. de *Martens* vit bien que ce n'étoit pas le moment de changer ses opinions, & après avoir dit qu'il n'aimoit les Bouffons qu'au théatre, il leva le siege & sortit brusquement.

M. de *Nomenil*, piqué de ce propos, ne tarda pas à le suivre; & comptant que sa jeunesse en imposeroit aux soixante-deux ans de M. de *Martens*, il lui demande

raiſon. Celui-ci lui promet de le ſuivre au lieu qu'il choiſiroit, où il feroit trouver deux paires de piſtolets. Ils ſe rendent au bois de Vincennes ; M. de *Noménil* tire & manque ; il avance à grand galop vers le Comte, & lui dit, ſi vous voulez finir la querelle, je vais vous donner le déſaveu de tout ce que j'ai dit ſur vos amis. Cette lâcheté indigne révolte M. de *Martens*, qui lui dit, prenez un piſtolet & recommençons. M. de *Noménil* accepte, tire, & bleſſe ſon ennemi à la cuiſſe. Celui-ci tire à ſon tour, & ſon vil adverſaire tombe ſous le coup.

Les Chirurgiens le déclarerent mortel. Le Comte n'eut que le temps de ſe ſouſtraire à la ſévérité inconſéquente des loix, & ſe rendit

à V....., où il se tint caché pendant que ses amis sollicitoient la clémence du législateur. Il avoit eu grand soin sur la route de donner avis au Vicomte de *Barjac*, de ce nouveau malheur; celui-ci arrive en poste à Paris. Il commence par étouffer les premiers murmures des créanciers avec l'argent de *Coraly*; engage sa terre pour cent mille livres, & les applique au même usage; & part ensuite pour Versailles, où, sans chercher à gagner le suffrage des Ministres, il va droit au Roi, & lui expose avec vérité le duel, les noirceurs de la Princesse de L..., les sacrifices faits pour payer les dettes, & la résolution de tout vendre pour tout acquitter. On ne vendra rien, répondit le Roi; je

prête

prête six cens mille francs au Duc de *Morsheim*. Mais comme je n'ai rien à moi, il me rendra dans le cours de six années l'argent de mes pupilles. Quant au duel, le Comte de *Martens* sera puni. Je veux adoucir la Loi & non l'anéantir. Vous direz à la Duchesse douairiere de s'éloigner à vingt lieues, & à sa fille de venir quelquefois me remercier. Quant à la Princesse L.... je la remets au pouvoir des Loix qui punissent la calomnie & la subornation.

La Duchesse resta deux mois à V.... au bout desquels elle rentra dans sa solitude. L'effet des malheurs est de nous reporter vers le passé, de nous mettre à même d'apprécier les *amis*, c'est-à-dire cette classe d'hommes que le besoin ou la

plaisir attirent autour de nous. On jette alors les yeux sur ce qu'on appelle le monde, c'est-à-dire le rendez-vous de tous les vices mis en activité, au milieu desquels se glissent quelques ridicules, pour cacher leur difformité. Le Duc de *Morsheim* eut donc occasion de connoître dans cette crise les amis honteux qui croient en secret à l'innocence, sans avoir le courage de la défendre; les amis perfides qui profitent d'une occasion frivole pour s'affranchir des liens de la reconnoissance; il vit avec quelle facilité on adopte les propos calomnieux, avec quelle malignité on les répand, avec quelle cruauté on les exagere; enfin il vit le monde dans tout son jour, & conçut cette salutaire haine qui en

éloigne à jamais. Pendant quelque temps, ses discours prirent une teinte sombre, mais le passé s'oublia insensiblement ; il ne s'occupa plus que de la nature, de l'amitié, des trésors de la campagne ; son ame devint sereine, ses affections douces, sa gaieté constante ; il demanda un congé dont il profita pour mettre la derniere main à l'arrangement de ses affaires. Le goût de la retraite s'étoit emparé de lui. Il finit par prendre sa démission. La Duchesse mere choisit une terre pour son domicile, la solitude l'attrista ; elle ne survécut que six mois à ses malheurs. La vieillesse qu'on est obligée de consacrer au repentir, est affreuse. La frayeur qui s'empare d'une ame foible, la tourmente

d'une étrange façon. On ne peut ni supporter le mépris, ni se dissimuler qu'il est juste. La Princesse de L.... ne fut punie que par l'abandon général, & reléguée par la bonne compagnie dans cet amas impur de joueuses, de femmes douteuses, d'intriguans, de faiseurs d'affaires, dont Paris fourmille plus qu'aucun lieu de la terre.

On rétablit l'ancienne façon de vivre à Mont-Séjour. On rappella les exilés, & le Duc sentit que le bonheur est dans la retraite avec ceux qui tiennent de nous leur félicité, & non avec ceux de qui nous la tenons. Puissent les hommes se pénétrer de cette vérité, & croire enfin qu'on n'est heureux que du bien que l'on fait!

Pour comble de bonheur, le Ciel donna un fils à M. de *Morsheim*; il vécut pour cet enfant chéri. *Coraly* mere, est une femme nouvelle & bien extraordinaire; peut-être un jour nous la peindrons dans cet état.

Fin de la seconde Partie.

R7.